HAL
open science

”Expériencer” la mémoire : le pragmatisme en héritage

Benjamin Tremblay

To cite this version:

Benjamin Tremblay. ”Expériencer” la mémoire : le pragmatisme en héritage. Pragmata : revue d’études pragmatistes, 2022, Démocratie et pragmatisme : mobilisations, expérience et citoyenneté, 5. halshs-03720027

HAL Id: halshs-03720027

https://shs.hal.science/halshs-03720027v1

Submitted on 8 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« EXPÉRIENCER » LA MÉMOIRE : LE PRAGMATISME EN HÉRITAGE

ENQUÊTE AU RIZE DE VILLEURBANNE

BENJAMIN TREMBLAY

Exigence descriptive, extension des domaines d'objets, déplacement de la critique, attention portée à la continuité épistémologique entre enquêteurs professionnels et « profanes » : le « style pragmatique » a des implications considérables sur la conduite d'une investigation sociologique. Mais comment l'acquérir ? À partir d'un réexamen des déplacements analytiques opérés au cours d'une thèse consacrée à « la mémoire » et à ses modes de traitement par une « institution » culturelle (le Rize de Villeurbanne), cet article propose d'envisager le devenir-pragmatiste comme legs du terrain. En retraçant une série d'événements empiriques et d'opérations effectuées à tâtons durant l'enquête (en particulier au cours de l'écriture du manuscrit), il s'agit de revenir sur le processus par lequel les ressources du pragmatisme universitaire sont devenues pertinentes non seulement pour expliciter le déroulé effectif du travail sociologique, mais aussi pour saisir, à nouveaux frais, un thème amplement labouré par les approches formelles : le « travail de mémoire ».

MOTS-CLEFS : PRAGMATISME ; ETHNOGRAPHIE ; ETHNOMÉTHODOLOGIE ; MÉMOIRE PUBLIQUE ; THÉORIE DE L'ENQUÊTE ; VILLEURBANNE.

* Benjamin Tremblay est docteur en sociologie (Université Lumière-Lyon2), membre de l'équipe Politiques de la connaissance (POCO) du Centre Max Weber (CMW) et actuellement ATER à l'Université Aix-Marseille [benjamintremblay69@gmail.com].

« Il faut que la pensée de science – pensée de survol, pensée de l'objet en général – se replace dans un "il y a" préalable, dans le site, sur le sol du monde sensible et du monde ouvré tels qu'ils sont dans notre vie. »
(Merleau-Ponty, 1964/2014 : 9)

« Nous devons commencer par les actes qui sont accomplis, non par les causes hypothétiques de ces actes, et considérer leurs conséquences. » (Dewey, 1927/2010 : 91). Ce principe récurrent du *Public et ses problèmes* constitue, pour peu qu'il soit suivi au pied de la lettre, une entrée commode pour présenter le geste auquel le présent texte voudrait s'essayer[1]. Ce dernier n'est-il pas, en effet, la conséquence la plus immédiatement observable d'actes accomplis antérieurement et subsumés sous l'expression : « faire une thèse » ? Mais alors, en quoi ces actes recèlent-ils une teneur pragmatiste telle qu'il soit justifié d'en rendre compte ici même ? C'est le caractère improbable de cette qualité de « pragmatiste » qui a tout l'air de m'être désormais accordée que je souhaiterais mettre au travail ici, en relançant pour ainsi dire une enquête sur l'enquête à partir de la question suivante : de quoi le pragmatisme est-il la conséquence ?

Car voici, en quelques mots, l'affaire : de 2011 à 2016[2], j'avais mené une enquête ethnographique au Rize – ou « Centre mémoires et société » – de Villeurbanne, une « institution » municipale inaugurée en 2008 et dont le mot d'ordre avait de quoi interpeller un chercheur : « avec nos mémoires, faire société. » Ensuite, en 2017, il s'était agi d'écrire sur la base des matériaux que j'avais agglomérés, avec, pour tout horizon, celui du « ça peut toujours servir » (Lévi-Strauss, 1962 : 31). Leur abondance et leur disparité m'avaient alors plongé dans un désarroi d'autant plus grand que les théories disponibles en matière de mémoire s'avéraient inopérantes pour les appréhender, que j'ignorais à peu près tout du pragmatisme universitaire et que, pour couronner le tout, le programme de recherche dans le sillage duquel j'étais néanmoins invité à m'inscrire stipulait qu'« une approche pragmatiste de la mémoire ne peut se prévaloir d'une tradition d'études dans ce

domaine ni même d'un équipement conceptuel déjà élaboré et prêt à l'emploi [...] en sorte qu'il appartient à ceux qui empruntent cette voie de devoir reconstruire une armature théorique *ad hoc* » (Peroni & Belkis, 2015). Et si c'est bien une *Pragmatique de la mémoire* que j'allais présenter (Tremblay, 2020), cela n'avait été toutefois qu'au terme de sa rédaction qu'il avait été possible de l'introduire et de la nommer comme telle. C'est dire si « la revendication d'un lien avec le pragmatisme » (Cefaï & Huebner, 2019 : 460) a été tardive. D'où cette question : comment devient-on, finalement et presque malgré soi, un « pragmatiste » ?

Ma proposition vise à retracer ce devenir en dépliant le faisceau des « actes accomplis » durant l'enquête, et en procédant à un examen de leurs conséquences successives en termes de spécification de l'analyse sociologique. Chaque inflexion théorique sera ainsi comprise comme corrélative d'événements empiriques et d'opérations effectuées durant la rédaction, le tout devant conduire à une conception du pragmatisme comme legs du terrain plutôt que comme référentiel intellectuel susceptible d'être convoqué *a priori* et en toutes circonstances. Cet argument, puisqu'il est conséquent de l'enquête publique sur la mémoire menée de longue date à Villeurbanne, supposera pour être étayé de revenir sur les ressorts de celle-ci, et sur la façon dont elle m'a conduit à ajuster mes méthodes, mes analyses et mes narrations à celles qui étaient à l'œuvre sur le terrain. Pour ce faire, je proposerai une série de sept *Déplacements*[3] qui correspondent, dans les grandes lignes, à ceux opérés au fil d'une thèse, dont le découpage séquentiel[4] visait à sauvegarder dans le texte la dynamique endogène des activités locales, mais qui devenait aussi, en même temps qu'elle s'écrivait et à mesure que les activités en question étaient (ré)examinées, un moyen de « s'inspirer du pragmatisme » *(ibid.)* des acteurs eux-mêmes. En ce sens, c'est quelque chose comme une « impropriété » de l'enquête sociologique et de l'« être pragmatiste » que je vais tâcher de documenter : dire que « la question "qui est pragmatiste ?" ne trouve de réponse que dans le processus social en train de se faire » (Huebner, 2019 : 17), c'est s'engager à saisir le pragmatisme

comme une émergence qui, dans mon cas, doit davantage aux investigations activées autour du Rize qu'à la lecture des grands auteurs.

Puisque cet article porte sur le devenir-pragmatiste, le « pragmatisme » au sens de « courant de pensée universitaire » n'apparaîtra que progressivement dans les pages qui suivent, selon des modalités expérimentales ; de même, les discussions théoriques qui vont s'ouvrir et qui touchent à une « sociologie de la mémoire » n'ont pas vocation à être achevées. Enfin, la teneur exacte du Rize ne s'élucidera que peu à peu et partiellement : il restera ici, dans une certaine mesure et comme dans la thèse, insaisissable comme « totalité » pour le lecteur. Cette absence de contextes généraux, de présentations génériques, et cette incomplétude essentielle seront thématisées pour elles-mêmes, mon objectif étant moins de synthétiser des « résultats » que de décrire quelque chose comme un écheveau de solutions partielles, comme un mouvement délicat qui correspond à ce que j'entends comme étant une enquête pragmatiste en sciences sociales. Et pour y plonger, la meilleure chose à faire est probablement de commencer par le moment critique de la page blanche.

DÉPLACEMENT 1 : DES CONTEXTES RASSURANTS AUX PHÉNOMÈNES PERDUS

Cette page vide qui se tient là, devant nous, donne à l'entame de l'écriture une coloration dramatique dans la mesure où elle détonne avec l'abondance textuelle qui forme notre environnement familier. Ces bibliothèques débordantes, ces cartons lourds d'articles savants, ces disques durs regorgeant de matériaux, ces bribes de réflexions ébauchées sur des feuilles volantes, il nous revient désormais d'en faire quelque chose. Mais quoi ? *Quoi faire de cette enquête*, de tout ce fatras ? Telle était la question que je me posais en janvier 2017, après des années passées au sein du Rize de Villeurbanne à faire « provision de souvenirs pour les jours à venir, pour le temps voué aux souvenirs » (Ricœur, 2000 : 46) qu'est celui de la rédaction.

Chaque jour sur place avait, en effet, permis de provisionner la « mémoire » de mon enquête. J'avais suivi les réunions des équipes[5], la conception des « temps forts[6] » et les investigations – ethnographiques, historiques, sémiologiques – constitutives du « faire-exposition » (Tremblay, 2022) ; j'avais passé des jours entiers dans les bureaux des Riziens à observer leur travail routinier tout en partageant avec eux cafés, repas, fêtes et autres confidences au détour des couloirs ; je m'étais également rendu aux événements organisés par ou avec le Rize, et avais pérégriné dans Villeurbanne aux côtés de passionnés de mémoire qui m'avaient ensuite invité dans leurs salons. J'avais donc sous la main, au sortir du terrain, des tas de transcriptions d'entretiens et de situations publiques ; des carnets retraçant ma résidence sur site et mes excursions dans la ville ; des téraoctets de documents internes ; mais aussi des centaines d'heures d'enregistrements réalisés à la volée afin de pouvoir, au besoin, retrouver les « termes, types et typologies des membres » (Emerson, Fretz & Schaw, 2010 : 144). Il n'allait cependant pas de soi que cet empilement tous azimuts relève d'une « minutie extrême dans la collecte » (Cefaï, 2003 : 523), puisque j'avais enquêté, semblait-il, sans protocole, me laissant porter par les indications données par les gens. Tout au moins le précepte consistant à « ne pas trop se hâter de généraliser » *(ibid.)* avait-il été respecté, et pour cause, puisque les deux entités que j'envisageais de clarifier me semblaient encore plus obscures au terme de l'investigation qu'elles ne l'étaient au départ : d'un côté, je n'avais pas trouvé « la mémoire » ; de l'autre, je ne voyais pas comment totaliser « le Rize ». Par où entamer alors le compte rendu ? Que faire de cette sensation d'avoir été éconduit par sa propre enquête ?

Commençons par revenir sur cette déroute pour lui donner un traitement sociologique adéquat. Quoiqu'il puisse être vécu subjectivement sur le mode de l'angoisse, le sentiment d'être perdu, d'être ou d'avoir été défaillant, procède en effet d'un parti-pris épistémologique qui consiste à placer le chercheur en seul comptable de l'enquête (il la « mène », la « dirige »). Cette prévalence de la forme active a deux conséquences majeures : la déroute, si elle advient, est un

problème auquel il faut remédier coûte que coûte ; ensuite, le caractère « imparfait » de l'investigation devra être mis sur le compte de « biais » qu'il s'agira de prendre en charge *via* force socioanalyses et autocritiques, alimentant ainsi la boucle infinie de ce que l'on nomme « réflexivité ». Autrement dit, le chercheur mal en point doit redoubler d'héroïsme en réalisant une série de prouesses épistémiques qui doivent lui permettre de trouver un ordre sous l'apparence confuse de ses matériaux et sous les doutes qui l'assaillent : un ordre *malgré tout*. Pour ce faire, on lui recommande d'accomplir des « actes d'appauvrissement des données » (Dodier, 2001 : 323), qui consistent essentiellement en des « mises en perspective théoriques » et autres « contextualisations socio-historiques ». Soit, en l'occurrence, le Rize : il se présente[7] en première approche, et en des termes pratiquement inchangés depuis 2008, comme une « institution unique au service du travail de mémoire » adossée à « un projet voulu par la municipalité de Villeurbanne au début des années 2000 », dont la vocation est « de transmettre un récit commun de la ville, construit à plusieurs voix » pour contribuer « à la cohésion sociale et au "vivre ensemble" dans la ville contemporaine ». Se fier à cette définition invite alors à le « replacer » dans une histoire des « politiques mémorielles » dont on attend qu'elle « éclaire », d'emblée, ce qui se joue ici, dans cette ville. Une mise en contexte de ce type revient donc à établir des liens entre l'objet conceptuel qu'est « le Rize » et d'autres objets du même acabit (les « institutions mémorielles »), dont on présume qu'ils partagent avec lui des caractéristiques analogues, pour l'analyser ensuite au prisme des théories disponibles en la matière.

Je développerai plus bas des propositions étayées empiriquement concernant ces logiques de contextualisation et de mise en ordre, qui posent la question épineuse de la disponibilité des objets auxquels elles trouvent à s'appliquer *(D4)*. De fait, la question est rarement posée de savoir *ce* qu'il s'agit de contextualiser, alors que toute contextualisation repose sur une identification préalable et même *a minima* de l'objet (c'est à condition de voir celui-ci comme une occurrence d'un certain type que l'on pourra le « rattacher » à un contexte adéquat).

Pour l'instant, disons simplement que ces opérations de généralisation *par le haut* (auxquelles j'opposerai celles de généralisation *par le bas – D5* – et *par le côté – D6*) semblent vertueuses : elles permettent de « construire des équivalences » (Dodier, 2001 : 321) entre les sites et les situations, et donc de rassurer le chercheur déboussolé en l'autorisant à désingulariser son expérience par recours à des abstractions qui, parce qu'elles participent d'un « processus cumulatif de perte de données » (Piette, 1996/2020 : 23), ne peuvent qu'aider à « y voir clair ». La page blanche peut, dès lors, être nourrie par des entrées en matière conventionnelles, dans lesquelles sont élaborés contextes, états de l'art et confessions réflexives ; il y a même fort à parier que le lecteur soit, plus tard, gré de ces préambules *(D2)* qui confèrent une lisibilité à l'ensemble du manuscrit et, par ricochet, au terrain. Le trouble du chercheur (et du lecteur) sera ainsi « résolu » (il faudrait dire : éludé) d'emblée dans la mesure où l'ethnographie sera « cadrée par la théorie » (Smith, 2005/2018 : 87) et où les matériaux deviendront des « illustrations de catégories pré-données » (*ibid.* : 82). Leur sens sera indexé à celui du modèle mobilisé. Seulement, en dépit des mois passés à éplucher encore la littérature savante, à identifier et à numéroter des éléments récurrents dans les transcriptions, à construire des index et des tableaux qui puissent, à terme, donner une « vision d'ensemble » du Rize, mes matériaux résistaient à ce forçage que je tentais de leur faire subir.

En effet, bien qu'ayant été immergé dans l'« institution » qu'est le Rize et dans le réseau des acteurs de la mémoire à Villeurbanne, il n'y avait aucun rapport entre les activités que j'avais observées et les travaux universitaires consacrés à « la mémoire ». Que trouvait-on, en première approche, dans ces derniers ? Une mémoire posée en « objet-cause » (Latour, 1996 : 33), auquel étaient associés des prédicats comme « médusée » (Dujardin, 1996 : 100), ou « aveugle » (Dosse, 1998 : 8) ; une mémoire dont on pouvait décrire les méta-fluctuations à l'échelle dite sociohistorique – la « vague mémorielle » de Nora (2011 : 13), la « frénésie mémorielle » de Chivallon (2012 : 27), ou l'« inflation mémorielle » de Lavabre (2000 : 50), etc. ; une mémoire dont on

pouvait énumérer les propriétés intrinsèques (marquées du sceau de la faillibilité : « reconstruction », « oubli », « amnésie », etc.), et dont on expliquait ensuite qu'elle était « manipulée », *a fortiori* dans les institutions qui « y ont recours et en abusent afin d'obtenir un profit symbolique » (Gensburger, 2002 : 314). Et face à ce « paradigme de la mémoire stratégique » (*ibid.* ; et Michel, 2010), la seule alternative formulée par les sociologues consistait à « revenir à Halbwachs » (Lavabre, 2007 : 147) afin « d'ouvrir la boîte noire, de penser les interactions entre usage du passé et souvenirs, de vérifier empiriquement ce que sont les représentations partagées du passé et donc de répondre à la question qui devrait se poser en amont : peut-on influencer la mémoire, et à quelles conditions ? » (*Ibid.* : 146). Seulement, en fait de boîte noire, ces perspectives n'étaient pas en reste puisqu'elles se contentaient souvent de réchauffer la sémantique durkheimienne prévalente chez Maurice Halbwachs. Je proposerai plus loin quelques pistes en faveur d'une relecture pragmatiste de ce dernier : pour l'heure, il s'agit simplement de faire état du désarroi dans lequel me plongeaient ces « vagues abstractions » et « brillantes généralités » (Dewey, 1939/1955 : 39). En effet, mes matériaux documentaient des choses combien plus triviales : des réunions où se déterminait le titre d'une exposition ; des journées de travail où l'on triait et annotait des photographies ; des repérages en ville pour préparer une balade, etc. De surcroît, la notion de « mémoire » n'apparaissait que marginalement dans ces activités et, le cas échéant, c'était soit comme catégorie applicable à n'importe quel objet (un arbre, une personne ou un immeuble pouvant être décrit comme « de la » ou comme « une » mémoire) et amplement interchangeable avec d'autres (« histoire », « patrimoine », « passé » – *D5*), soit dans son association avec celle de « travail », de sorte que sous l'expression « travail de mémoire » étaient subsumées des activités qui n'avaient pourtant, sur le plan de leurs résultats objectivés, pratiquement rien à voir les unes avec les autres *(D6)*. Bref, le réexamen des matériaux auquel je procédais, loin de régler la déroute, faisait se renforcer l'impression d'un abîme séparant mon enquête du champ thématique dans lequel je pensais devoir l'inscrire.

Cela dit, cette recherche avait également vocation à s'affilier au programme de pragmatique de la mémoire formalisé par Michel Peroni et Dominique Belkis quelques années auparavant. Il s'agissait de saisir la mémoire « comme quelque chose qui se détermine, se spécifie dans le cours d'activités pratiques en train de se faire et qui, par conséquent, est observable et descriptible [...] [et de] postuler que nous ne savons pas a priori ce qu'il peut en être de cette entité puisqu'il s'agit précisément d'interroger la manière, pour une part idiomatique, dont elle est instanciée dans des contextes variés » (Peroni & Belkis, 2015). Ces termes qui m'avaient semblé abscons en première lecture formaient cette fois-ci, en 2017, un écho saisissant avec ce que j'avais eu sous les yeux (des activités pratiques), ce que j'avais sous la main (des traces d'activités pratiques), et ce que je connaissais désormais de Villeurbanne : le programme scientifique apparaissait comme congruent et coextensif à celui du Rize, et ma connaissance pratique du second venait éclaircir les termes théoriques du premier. En devenant « Rizien », j'avais en effet été constitué en partie prenante de l'enquête publique menée à Villeurbanne *(D3)* et, s'il est vrai que je n'avais défini aucun protocole sociologique *a priori*, j'avais en revanche été initié sans relâche aux méthodes que les acteurs locaux déployaient pour problématiser « la mémoire » quitte à en abandonner la sémantique, et quitte à ne jamais « la » saisir une fois pour toutes dans sa « réalité antérieure et indépendante de la connaissance » (Dewey, 1929/2014 : 62). Bref, la mémoire n'était pas mon objet, mais le leur : restait à savoir quoi faire de ce retournement !

À ce stade, en tout cas, mes matériaux apparaissaient sous un nouveau jour. Leur hétérogénéité n'était pas assimilable à une pagaille résultant d'une enquête menée au petit bonheur : elle était à l'image d'un terrain dont il s'agissait de préserver le caractère composite tout en tâchant d'identifier quelque chose comme un fil conducteur, comme une logique endogène. Y avait-il un lien entre les différents sites que j'avais explorés, entre les histoires que j'avais entendues, entre les situations que j'avais enregistrées ? Et si oui, lequel ? Répondre à ces questions supposait de reconsidérer la

déroute : ce qui posait problème, ce n'était pas tant la complexité du terrain que l'inaptitude des théories disponibles à en rendre compte. Au lieu d'écrire – de décrire –, je m'étais épuisé à vouloir rationaliser mes *a priori* objets (« la mémoire » et « le Rize ») sur la base de leurs définitions nominales et dans l'espoir de pouvoir les contextualiser à l'avenant. Mais ce travail d'abstraction, que je croyais être indispensable pour faire œuvre scientifique, n'avait fait que « barrer l'accès aux phénomènes, et empêch[é] leur définition réelle » (Quéré, 2004b : 32). D'où un déplacement qui n'avait rien d'évident : renoncer à ce que l'on m'avait essentiellement appris à faire en sociologie – « appliquer avec soin et rigueur des représentations génériques des phénomènes, fondées sur des théories » (Garfinkel, 2001 : 35) – sous peine de faire « disparaître les phénomènes » *(ibid.)* en les remplaçant par des « objets conceptualisés » (Quéré, 2004b : 30). Et, en définitive, le problème venait de ce que la quasi-intégralité des textes consacrés à la mémoire concourait à faire de celle-ci un « objet théorisé à foison par la théorie sociale et par le discours socio-politique, mais comment au juste, et sous quelle forme apparaît-il dans les conduites des membres d'une collectivité ? Quelle médiation exerce-t-il dans leur organisation ? Quel objet y constitue-t-il ? On ne le sait pas, et pour le savoir, il faudrait revenir au "champ phénoménal" plutôt que spéculer sur des abstractions. » (Quéré, 2004a : 133). Voilà quel était désormais le programme.

DÉPLACEMENT 2 : DU SUJET CONNAISSANT AU NARRATEUR INDIGNE

Ce renversement n'était pas tout à fait fortuit. Il s'est fait à l'épreuve de la lecture de textes de Louis Quéré consacrés au « "voir comme" en termes d'affiliation à un "contexte de description" et d'appréhension "sous une description" » (Quéré, 1994 : 21 ; Quéré, 1995). Cette lecture m'avait amené à ébaucher une réflexion sur le « savoir voir » (Tremblay, 2014a) à partir de ce que je vivais quotidiennement sur le terrain : des situations au cours desquelles les gens me révélaient ce qu'il en était « en fait » de ce qui est – en l'occurrence de ce qu'il en

était de Villeurbanne et de son passé, j'y reviendrai. Mais cette fois-ci, en 2017, le « programme descriptiviste » (Quéré & Hoarau, 1992 : 42) et la sociologie « radicale » (de Fornel, Ogien & Quéré, 2001) qu'est l'ethnométhodologie m'apparaissaient plus clairement comme des alternatives aux théories nébuleuses qui, dans leur surabondance, n'avaient fait que m'éloigner de mes matériaux. Sans savoir exactement comment m'y prendre pour « sauver les phénomènes », une chose au moins était sûre : il était exclu d'amorcer le récit en confectionnant des cadres et des contextes, pour éviter de « remplace[r] d'emblée les phénomènes par des objets dociles, dont [on] peut dire à l'avance quels traits essentiels les constituent, et en quoi consiste leur structure d'ordre ou de sens » (Quéré, 2006a : 401).

Mais alors, par où entrer en matière ? « *In media res*, par le milieu des choses » (Latour, 2005/2007 : 41) : sur le parvis du Rize, *via* la remise en scène d'une visite commentée du lieu que j'avais enregistrée aux premiers jours de la recherche doctorale. Que voyions-nous, « nous » *(D5)* qui formions le public ? Des *choses*, soit presque rien : cet arbre qui se tenait là, ce bâtiment massif du Rize, cette dalle de béton sur laquelle nous avions pris place. Des choses sur lesquelles notre guide attirait cependant notre attention en les pointant du doigt (« vous voyez, ici… ») et en procédant à un travail de requalification tel que même les espaces vides s'en trouvaient modifiés, car gratifiés d'un passé (« il y avait la maison du gardien qui était là, dans l'angle… »). Par suite, nous déambulions dans les espaces du Rize – salle d'exposition, Archives, amphithéâtre, médiathèque, café, patio – et écoutions ses membres nous raconter l'histoire, le projet, le fonctionnement du site. Bref nous étions *mis en contexte* et comprenions que la possibilité de notre présence ce jour-là, dans ce lieu-ci, était la conséquence d'une histoire qui nous était contée, certes, par bribes, mais dont la richesse pouvait désormais être entrevue.

Avant de déplier quelques-unes des implications théoriques de ces situations de guidage et de renégocier du même coup cette affaire de contexte *(D5)*, ce qui m'intéresse pour l'instant est de prendre la

mesure des conséquences d'un « choix » narratif qui consiste à tirer pleinement parti de cette idée selon laquelle « la connaissance analytique issue du travail d'enquête est à réfléchir depuis son implication incarnée, pragmatique et contextualisée dans des opérations d'investigation » (Cefaï, 2001 : 49). En effet, troquer les cadrages sociohistoriques pour une mise en situation immédiate suppose du lecteur qu'il accepte de ne pas « comprendre » d'emblée ce dans quoi on le plonge : de ne pas savoir du départ dans quelle histoire « globale » s'inscrirait le Rize, d'ignorer ce qu'il en est de ce lieu, et de n'avoir aucune problématique *a priori* à lui soumettre ; de ne pas voir où on va l'emmener en lui faisant revivre une visite guidée, etc. Il se trouve donc sollicité à l'extrême puisqu'il est placé dans une position analogue à celle du sociologue-narrateur : celle d'un spectateur ignorant (mais en passe de ne plus l'être ou de l'être moins) qui passe d'un personnage à l'autre, d'un espace à l'autre, qui prend des notes à la hâte, et ainsi de suite. Le texte vise en ce sens à « accroître la passibilité » (Peroni, 2006 : 27) du lecteur, à performer une ignorance en imposant un « retard délibéré à l'interprétation [...] en nous interdisant de prendre trop vite la parole à la place des acteurs observés » (Hennion, 2012 : 180), laissant à cette fin la part belle, dans le corps de texte, à des matériaux dont l'analyse est soit embryonnaire, soit reportée à plus tard – si tant est qu'elle puisse trouver, dans cet hypothétique futur, son lieu.

En procédant de la sorte, l'auteur/chercheur peut apparaître comme un « narrateur indigne de confiance qui dérègle [les] attentes, en laissant le lecteur dans l'incertitude sur le point de savoir où il veut finalement en venir » (Ricœur, 1991 : 295). Ce pacte peut connaître différentes issues selon ses contractants puisque, en l'absence de vue d'ensemble et de théories clés-en-main, rien ne permet au lecteur de s'extirper des méandres dans lesquels il se trouve, à moins d'abandonner la lecture et de renoncer aux rugosités de l'investigation. Mais cette approche, aussi inhabituelle soit-elle, répond à l'exigence de transparence et d'explicitation qui devrait s'imposer dans tout compte rendu scientifique. Tandis que le canevas narratif standardisé des sciences sociales présuppose qu'il est possible de traiter à

part ce qui relèverait de la « méthodologie », de la « théorie » ou d'une « réflexivité » bien comprise, une perspective « émique » permet non seulement de rendre compte du caractère incertain et troublant de l'enquête empirique, mais aussi de configurer une expérience de lecture qui soit elle-même incertaine et troublante. Elle fait du lecteur un témoin de ce qui a été vécu « à hauteur d'homme et à visage découvert » (Bensa, 2008 : 37) sur le terrain, et du pari que l'auteur se formule à lui-même. Car c'est bien d'un pari qu'il s'agissait : celui d'aller, selon l'impérissable consigne durkheimienne, « des choses aux idées » (Durkheim, 1894/1988 : 109) en espérant que la réexploration de l'enquête par ses traces conduirait quelque part.

DÉPLACEMENT 3 : DU CHERCHEUR HÉROÏQUE À L'ENQUÊTEUR PASSIBLE

Résumons : le sociologue en déroute face à ce qu'il a accompli, pantois devant ses matériaux, mais n'en ayant pas moins à rédiger son texte, peut envisager « l'écriture ethnographique comme enquête » (Cefaï, 2016a). Plutôt que de « construire l'objet » sur des bases livresques et d'éluder ses difficultés en menant une « enquête sociohistorique, qui interprète des singularités en les contextualisant, [et qui] préjuge en général des phénomènes qu'elle rencontre » (Quéré, 2004a : 136), il se doit de « circuler entre différentes parties du corpus de données, de les examiner, de les organiser et de les analyser à l'épreuve des formes explicatives ou interprétatives qui se profilent en elles » (Cefaï, 2016a : 17) tout en embarquant le lecteur à ses côtés, afin que le compte rendu sociologique préserve les propriétés des « différentes phases [de la recherche], entrelacées l'une en l'autre, d'observation, de participation et de description, de lecture, de raisonnement et d'écriture » (*ibid.* : 10). Et ce n'est qu'après m'être lancé dans ce régime d'écriture que s'éclaircissait, en retour, la conception deweyenne de l'enquête, et notamment cette idée selon laquelle « la situation indéterminée devient problème dans le cours même du processus qui la soumet à l'enquête » (Dewey, 1938/1993 : 172) : en somme, j'écrivais « en pragmatiste », alors même que « le pragmatisme »

me restait obscur. Mais comment s'est effectué, concrètement, le passage de la situation indéterminée, dans un état d'ignorance, à la situation *problématique* ? Comment s'est spécifié le sens de ma recherche ? Et d'où venait ce « pragmatisme pratique », puisqu'il n'était pas lié d'abord à des lectures ?

Répondre à ces questions supposait de se pencher sur la façon dont l'enquête sociologique avait été engrenée dans l'enquête publique villeurbannaise. En effet, je ne m'étais engagé en thèse ni par curiosité pour « la mémoire », ni par passion du travail empirique, mais plutôt par goût de la théorie et de la déconstruction tous azimuts : pour saisir le tour que prenait mon travail, il me fallait donc me demander ce qu'il devait aux modalités d'exercice du « travail de mémoire » tel que je l'avais observé au Rize. Demander *comment* le Rize m'avait fait tenir à lui, et considérer le renouveau de la pratique sociologique comme une conséquence d'un attachement particulier, distinct d'une relation de sujet à objet. Partant, et si le fait du *tenir-à* devait être envisagé comme corrélat de l'enquête plutôt que comme condition préalable à celle-ci, il devenait nécessaire de s'éloigner des termes de Michel Callon : « Le choix des acteurs avec lesquels le sociologue décide de travailler est stratégique. À qui s'attacher ? » (Callon, 1999 : 75). Une telle formulation pose le sociologue en « sujet intentionnel auquel on attribue des intentions, des motifs et des raisons d'agir » (Quéré, 2004c : 89-90), en sujet avide de savoir qui, grâce à ses compétences stratégiques et tactiques, *s'attache* aux gens qu'il *choisit* et auxquels il *tient* par avance, ne serait-ce que par une sorte de curiosité intellectuelle, d'accointance politique, ou en vertu d'une présomption d'originalité imputée aux acteurs. Mais cette optique empêche de penser l'éventualité dans laquelle je me trouvais être, à savoir celle où le chercheur n'a pas d'« intention » autre que d'honorer, pour le dire vite, son contrat de travail, et qui se surprend finalement d'avoir été attaché malgré lui. D'où l'adoption d'une perspective « ignorante », qui permettait précisément de basculer de la voix active *(je me suis attaché)* à la voix passive *(j'ai été attaché)* ; de raconter la recherche d'un enquêteur *passible* ayant eu affaire à un terrain *attachant*, et

donc de se mettre en mesure de documenter la dynamique sociogénétique à l'œuvre à Villeurbanne. Tandis que le chercheur acquis à « la méthode conceptuelle ou à la réflexion abstractive » (Barthélémy & Quéré, 2007 : 17) incarne, fort de ses « vues globales », la figure de l'impassible – « celui qui n'est pas susceptible d'être touché, affecté, troublé, ému par ce qui lui arrive, et donc de subir, d'endurer, de souffrir quoi que ce soit » (Quéré, 2006b : 199) –, le passible, lui, « fait de la confrontation aux événements une expérience, c'est-à-dire une transaction et une traversée dans laquelle [il] s'expose, court des risques, met en jeu son identité » *(ibid.)*. Mais comment ? Et d'où viennent ces « vertus pratiques de réceptivité *(sensitivity)*, de rigueur, de minutie et de patience » (Cefaï, 2003 : 523) si elles ne peuvent être posées comme qualités *a priori* du chercheur ? C'est ce que je découvrais justement en replongeant dans les premières étapes de l'enquête, dont je vais donner un aperçu à partir de trois situations exemplaires.

Une première étape de ce faire-(s')attacher nous situe en janvier 2012 en compagnie de Sonia, alors adjointe au maire Jean-Paul Bret. Elle avait dirigé, durant son premier mandat, la délégation mémoire, patrimoine et anciens combattants, et avait été sollicitée pour la préfiguration du Rize dès 2001 ; c'est à ce titre que son contact m'avait été donné au Rize. Elle avait commencé par clarifier « les contours » de notre échange : « Jean-Paul Bret, en 2001, a pensé qu'il fallait ouvrir un lieu [...] dont l'idée était peut-être indéfinie, dont les contours étaient peut-être indéfinis. Mais on savait qu'on ne voulait pas perdre la naissance de l'ère moderne de cette ville-là. » Un maire qui m'était présenté comme continuateur du geste d'un de ses prédécesseurs, « le docteur Lazare-Goujon », « cet homme qui n'oublie pas non plus ses origines » et qui « crée un cœur de ville » destiné aux ouvriers. Le Rize était donc une conséquence (« indéfinie », notons-le) de cette préoccupation séculaire de Villeurbanne pour sa mémoire ; mais puisqu'il était aussi l'objet de notre échange, c'était que « mon » enquête ne devait de se tenir que grâce à son existence préalable. Ainsi étais-je fait continuateur, et pas simplement d'une histoire abstraite puisque mon interlocutrice m'organisait un programme de découverte en me

confiant tel fascicule « qui va vous intéresser énormément », en me situant tel lieu où il « serait bien que vous alliez », mais aussi en ouvrant ses placards muraux : « Vous voyez tout ça ? Ce sont les dossiers sur la mémoire [...]. Je n'ai pas voulu m'en débarrasser, j'ai voulu garder tout ça. Tout ça, c'est donc ces années de préfiguration. » La masse de matériaux qu'elle me dévoilait signalait l'ampleur de l'héritage qu'elle me proposait d'endosser : c'était là les fruits d'années de travail, qui me seraient utiles pour « arpenter la ville à reculons ». Car tout en prélevant ça-et-là des documents afin de m'en livrer la quintessence dans une pochette cartonnée, l'élue m'expliquait la méthode d'investigation qu'elle avait déployée par le passé : « Il faut mettre beaucoup de soi physiquement, vous savez. [...] C'est-à-dire que c'est vraiment, se montrer, sur une place, dans une rue, au cours d'un rassemblement de personnes. On se parle, on s'échange, je me souviens très bien que j'ai passé mon temps à faire ça. [...] Le boulot intellectuel est un boulot physique. [...] Il faut y aller, frapper des portes, il faut partir chercher des infos, il faut être son propre grand reporter, vous voyez ? Voilà, être toujours dans cette dynamique-là, en sachant très bien qu'on n'y arrivera pas ! » Sans rentrer ici dans davantage de détails, remarquons que cette rencontre – prototypique de celles que j'étais appelé à multiplier – procédait d'un sensibiliser à l'enquête sur la mémoire : à la valeur de son objet (« C'est une course [...]. Parce que plein de choses vont partir »), à sa méthodologie (« se montrer, se déplacer »), à son incomplétude fondamentale (« s'occuper des questions de mémoire et de patrimoine, c'est prendre le fil d'une pelote et qui n'en finirait plus [...]. Oui, il faut le raconter comme un conte imaginaire qui n'en finirait pas de finir... Mais en même temps il n'y a rien de plus concret. ») En quittant Sonia, j'emportais donc avec moi bien davantage qu'un entretien sociologique : je disposais désormais d'un contexte, d'une méthode, d'un programme, et de ressources pour – selon ses termes – « faire un bon travail ».

Une autre étape d'enrôlement eut lieu en juin 2013 : la responsable des expositions et de la recherche au Rize, Delphine, m'invitait à « faire partie des lieux ». Cette proposition était justifiée, m'expliquait-elle,

par les conséquences qu'avait eues mon rapport de Master 2[8] sur l'équipe : il avait permis de mesurer les « choses qui ont bougé », de visibiliser le quotidien « hyper concret » des Riziens, et donc de le clarifier en aidant à y « voir plus clair » (car « on ne peut pas faire et se regarder faire »). Fallait-il en conclure que les qualités intrinsèques de ce travail étaient les causes de cette « ouverture » du terrain ? C'est là ce que le chercheur tend à se dire sur le coup, satisfait qu'il est de voir sa peine et sa prose avoir des intérêts autres que purement spéculatifs. Mais, en réalité, si ce rapport me valait d'entrer au Rize, c'était moins en vertu de sa qualité sociologique que pour ce qu'il témoignait d'une préoccupation pour la mémoire et pour Villeurbanne : celle-là même qui animait les dizaines d'autres personnes que j'avais vues entrer, d'année en année, en résidence (et qui étaient loin d'être toutes « scientifiques », j'y reviendrai). Aussi le texte sociologique n'était-il qu'une ressource parmi celles que l'équipe collectait et recensait dès lors qu'elles concernaient de près ou de loin la mémoire et Villeurbanne. Les comptes rendus savants étaient donc, pour le Rize, « des outils plus que des mots » (Callon, 1999 : 68), et ne disposaient d'aucun privilège *a priori* sur d'autres types de matériaux : on en faisait provision « au cas où », parce que « ça peut toujours servir ». C'est dire si « l'entrée sur le terrain » n'a pas eu lieu à la forme active : l'enquête sociologique était, parmi d'autres, appelée par le Rize, et c'est le Rize qui, par la voix de Delphine, me restituait ce que cette enquête était au sens pragmatiste, c'est-à-dire les conséquences qu'elle avait eues.

En septembre 2013, je déposais donc mes valises dans un des quatre bureaux (le n°3) du « pôle recherche », tandis que mon prédécesseur achevait tout juste de faire rentrer dans les siennes chemises à dessins et carnets de croquis. Que faisait cet « artiste » dans cet espace dévolu à « la recherche » ? Et qu'avait-il fait pour que le Rize lui consacre une exposition[9] ? Quel était le rapport avec « la mémoire » ? Avant de pouvoir le découvrir *(D4)*, revenons sur une troisième situation intéressante, à savoir la première réunion d'équipe à laquelle j'assistai et au cours de laquelle ma présence avait été problématisée. Il s'agissait, avait indiqué le directeur de l'époque (Xavier), d'une

résidence « expérimentale » puisque, contrairement aux résidences scientifiques habituelles vouées à la « production de connaissances sur le territoire villeurbannais », mon travail semblait porter sur cette production en tant que telle, pour autant que le Rize en était le siège. Je proposais manifestement une sociologie de « second niveau », d'un « degré autre » par rapport aux « objectifs opérationnels » du Rize. Néanmoins, « s'apercevant » de colloque en journée d'étude que même les plus éminents spécialistes « utilisent le mot mémoire de manière simpliste », cherchant par ailleurs à ne pas devenir « une institution qui institue » et se demandant comment ne pas faire « capoter » le « projet du Rize, dans sa belle utopie généreuse » *(D7)*, Xavier justifiait ma résidence en établissant l'homologie de nos préoccupations respectives : se « mettre au clair » et sur « la mémoire », et sur « le Rize ». Aussi ma recherche, après avoir été replacée dans la grande histoire par Sonia, après que sa valeur pratique avait été clarifiée par Delphine, se trouvait une fois de plus mise en contexte, rapportée aux « réalités locales du monde de la vie quotidienne » (Smith, 2005/2018 : 87) des Riziens : j'en découvrais le sens en même temps qu'eux, au fur et à mesure de son exposition par Xavier. Et sans aller plus loin dans les détails, on comprend désormais en quoi il importe de raisonner en termes de passibilité : ce sont les « significations des membres » (Emerson, Fretz & Schaw, 2010 : 130) qui déterminent, en continu, non seulement la « définition réelle » de la recherche, mais aussi ses modalités pratiques d'exercice.

Que tirer de ce rapide tour d'horizon ? S'agissant d'un condensé du premier tiers d'un récit de thèse déployé en régime émique, il apparaît d'abord que le lecteur, constitué en double du sociologue empirique (*via* la remise en scène de séquences d'activités) et du sociologue auteur (qui dérushe tout en effectuant le montage, sans savoir quelle histoire sera racontée au bout du compte), n'a toujours pas de « vision d'ensemble » en dépit des longues pages qu'il a parcouru. Toutefois, et pour peu qu'il ait accepté le pacte de passibilité, il est rendu sensible au fait que les personnages qui jonchent son trajet n'ont de cesse de contextualiser, de mettre en perspective, d'historiciser jusqu'à

l'enquête sociologique elle-même – laquelle voit son sens indexé à sa « valeur réelle pratique » (James, 1907/2007 : 118). Il doit alors s'attendre à poursuivre, à l'instar du sociologue, son initiation « aux traditions, aux perspectives et aux intérêts propres à une communauté par le biais de l'éducation, grâce à une instruction sans relâche et à un apprentissage, en lien avec les phénomènes manifestes de l'association » (Dewey, 1927/2010 : 249 – trad. révisée LW.2.331). Mais reste cette interrogation, de plus en plus pressante : qu'en est-il de la spécificité de l'enquête sociologique lorsque celle-ci se trouve être liée de la sorte à une enquête publique ? Pour tenter d'y répondre pragmatiquement, prolongeons l'examen des actes accomplis une fois actée l'entrée au Rize.

DÉPLACEMENT 4 : D'UNE ÉPISTÉMOLOGIE DE LA RUPTURE À UNE PRAGMATIQUE DE LA « SPÉCIFICITÉ » SOCIOLOGIQUE

Revenons au bureau n°3, contexte le plus prosaïque de l'enquête : des rayonnages appelés à recevoir des livres, un caisson mobile pour entasser des articles, un ordinateur donnant accès à la messagerie interne et au serveur principal du Rize. Tout est là, à portée de clic : les documents de travail accumulés depuis la préfiguration (2001), les dossiers créés depuis l'ouverture du site (2008), les archives numérisées, des myriades de fichiers plus ou moins ordonnés, bref, une somme de matière dans laquelle les Riziens puisent en permanence et qu'ils alimentent chaque jour un peu plus. Une aubaine pour le chercheur, qui peut voir là de quoi étendre son « monde à portée » (Schütz, 1987/2008 : 122) *via* une somme d'appuis « conventionnels, au sens où leur existence témoigne d'un travail antérieur pour constituer, entre les personnes, ou entre les personnes et leur environnement, les préalables d'une orientation commune » (Dodier, 1993 : 66). Ainsi étais-je mis « en condition d'agir à la manière d'un praticien compétent » (Watson, 2001 : 21). Mais comment, concrètement, devient-on « compétent » en tant que membre, tout en circonscrivant progressivement une problématique sociologique ? Une fois encore,

ce n'est pas en prêtant au chercheur des intentions et des vertus *a priori* que l'on peut espérer le savoir. Par contre, tandis que je continuais à écrire mon manuscrit, la réexploration des notes et des transcriptions effectuées à cette époque me permettait de retrouver les instructions qui m'avaient été données au Rize concernant la *bonne façon d'enquêter sur la mémoire* – comme autant de réitérations du geste de Sonia. En effet, les Riziens venaient chaque jour toquer à ma porte pour verser à mon dossier des éléments susceptibles de correspondre à ma recherche, telle que Xavier l'avait clarifiée publiquement : un guide contenant « toutes les informations importantes pour te repérer, savoir qui est qui », une « revue de presse du Rize depuis 2010 » des flots d'anecdotes villeurbannaises, mais aussi des livres qui « devraient t'intéresser ». Ces ouvrages invitaient à « flâner », à « découvrir ou à redécouvrir » Villeurbanne, à tirer la « pelote aux souvenirs » en pratiquant la « promenade » à travers des montages photographiques. Mais il m'était surtout recommandé de sortir du Rize pour aller me promener directement avec les auteurs ou avec leurs homologues contemporains, dont on me donnait les coordonnées (« tu devrais rencontrer… », « je dois t'emmener chez… », « ce serait bien si vous lisiez… », « tu verras un peu… », etc.).

En indexant alors le périmètre de mon enquête à celui du carnet d'adresses du Rize, j'allais au contact de personnes qui n'avaient, elles-mêmes, de cesse de me montrer ce qu'il fallait voir, de m'apprendre ce qu'il fallait savoir, en un mot de me *raconter des histoires* qui venaient remédier à l'incomplétude de ma connaissance factuelle de Villeurbanne. Ainsi découvrais-je, parmi tant d'autres choses, que « Le Rize » devait son nom à une rivière enfouie (« La Rize, c'est cette rivière mythique qui est la rivière de Villeurbanne, et […] le concept du Rize c'est comme un vaisseau qui va voguer le long de l'histoire villeurbannaise »), et qu'en lieu et place de son parvis bétonné se tenaient, jadis, des arbres (« Il y avait un amandier, le plus bel amandier de la région, […] il y avait un énorme figuier aussi, ils ont fait de la confiture de figues qu'ils ont vendue, plutôt que de laisser le figuier »)… En reprenant le fil de ces découvertes offertes par les Villeurbannais,

il m'apparaissait que le parti-pris de l'ignorance, tel que j'avais commencé à le déployer dans l'écriture, était justement moins un « parti-pris » qu'une conséquence de la condition empirique qui avait été la mienne : celle du chercheur dont la connaissance est toujours en défaut par rapport à celle de ses « enquêtés ». C'était là, du reste, ce qu'avait compris et documenté Gilles Rochier, l'auteur de bande-dessinée entraperçu lors de l'entrée au bureau n°3 et dont il est opportun de dire à présent quelques mots. Il était devenu, m'avait-il dit, « une éponge à Villeurbanne » en faisant « tous les trajets à pied » pour rencontrer « les gens importants ». S'étaient alors accumulés les carnets de notes et les croquis, dans une profusion déroutante (« moi aussi au début j'étais complètement perdu, je me demandais ce que j'allais faire dans le livre »). Et en rouvrant bien plus tard ce livre, *Je suis au Rize* (2016), j'étais désormais frappé de voir que nous avions tiré les mêmes conséquences de ce dont *nous* avions, l'un *comme* l'autre, fait l'expérience. Partant d'un doute (« est-ce que je vais savoir parler d'une ville qui n'est pas la mienne ? »), Gilles en était venu, lui aussi, à adopter une perspective émique (en se mettant en scène dans ses propres cases) pour rendre compte des situations de passibilité (des bulles de textes pleines à craquer pour ses interlocuteurs, contre quelques phrases lapidaires dans les siennes) et pour refigurer le déluge d'histoires qui lui étaient racontées – l'ensemble donnant à voir un parcours initiatique, un *devenir*.

Mais le plus remarquable venait de ce que nos enquêtes respectives avaient été suscitées par le Rize, comme l'expliquait Xavier dans sa préface à l'ouvrage de Gilles : il avait été « repéré par le Rize » et accepté de « relever le défi » d'une résidence qui valait par une « hésitation », un « doute » et une « incertitude » qui venaient « rejoindre le projet culturel et scientifique du Rize » ; sa BD donnait « un avenir à la mémoire d'une belle expérience vécue ensemble » en permettant « à tous ses lecteurs de comprendre et d'aimer Villeurbanne, cette "ville-village" qui suscite toujours de surprenants attachements ». Ces « attachements qui font faire » (Hennion, 2013) avaient donc tout l'air d'être des thèmes en soi pour le Rize : en témoignaient non seulement

ces résidences « expérimentales », mais aussi les expositions de 2013 : celle de l'été, « Je suis au Rize. Chronique d'une résidence », qui, à partir du cas de Gilles, interrogeait ce-que-cela-(nous)-fait-(faire)-d'être-en-ce-lieu ; celle de l'automne, « Faisons connaissance[10] », qui consistait pour le Rize à explorer « son environnement immédiat » pour réfléchir à ce que signifie, donc, le « faire connaissance avec la ville » et le « raconter un quotidien dont il fait désormais partie ». Autrement dit, les « objectifs opérationnels » de l'institution semblaient s'étendre au-delà de la seule documentation sociohistorique de Villeurbanne : ils touchaient aussi à un raisonnement de « second niveau », d'ordre pragmatiste, porté sur le faire-(s')attacher, le faire-connaître, le faire-Rize et le « faire-société ».

Comment traiter la question de la « spécificité » du travail sociologique au regard de ces éléments ? Il paraît difficile de s'en remettre aux épistémologues de la rupture pour le savoir, à moins d'ignorer que la sociologie a affaire à « un objet qui s'interprète lui-même » (Quéré & Hoarau, 1992 : 46) : l'enquête sociologique a affaire aux « opérations de définition et de maîtrise des situations par des acteurs dans leur monde de la vie quotidienne » (Cefaï, 2001: 46), c'est-à-dire à leurs enquêtes ordinaires. Cette « rupture épistémologique » tend cependant à être régulièrement entérinée dans les récits en sciences sociales, lorsqu'ils relatent les investigations en puisant dans la « sémantique naturelle de l'action » (Quéré, 1993 : 53) et dans des expressions abstraites (du type « allers-retours entre théorie et pratique », « passages de l'échelle macro à l'échelle micro »), qui conduisent le sociologue à s'imputer la responsabilité et l'usufruit de « ses » découvertes. Or la perspective que j'ai esquissée jusqu'ici conduit, à l'inverse, à considérer l'enquête sociologique comme une « extension du savoir ordinaire » (Smith, 2005/2018 : 80) des gens, *et ce dans la mesure où ceux-ci la constituent comme telle*. Il apparaît ainsi non seulement que « la perspective des gens ainsi que leurs expériences organisaient l'orientation prise par l'enquête ethnographique » (*ibid.* : 82), mais aussi que cette dernière était en réalité *déjà* menée localement. Elle l'était à la fois par les acteurs qui documentent massivement leur

ville, en produisent la « texture signifiante » (Schütz, 1987/2008 : 16) et la donnent à voir à leurs publics *(D5&6)*, et par le Rize, qui veillait à « prendre soin des conséquences » (Dewey, 1927/2010 : 108) qu'il avait sur ces mêmes acteurs au point de thématiser, en définitive, moins « la mémoire » que ce qu'elle fait-faire – de ce qu'elle « nous » fait-faire, et de ce qu'elle fait à « nous » *(D7)*.

Par conséquent, « pragmaticiser » la question de la spécificité de l'enquête sociologique revient à refuser le recours aux « solutions abstraites et insatisfaisantes, ou purement verbales, [aux] fausses raisons a priori, [aux] principes figés, [aux] systèmes clos » (James, 1907/2007 : 117) qu'énoncent les épistémologues de métier. Raisonner *socio-logiquement*, c'est plutôt considérer que le chercheur professionnel ne dispose d'aucune spécificité *donnée* par rapport aux « sociologues profanes » (Dodier, 2001 : 320) que sont ses « enquêtés » : cette spécificité est en revanche un *acquis* potentiel, une émergence dont les propriétés se déterminent durant l'enquête. Pour le concevoir il importe d'adopter, à l'endroit même du labeur sociologique, une « vision radicalement relationnelle, écologique (aucun élément n'existe indépendamment du réseau de relations dans lequel il est engagé) et émergente (le tout dépend des parties qui dépendent du tout) des processus organisants » (Lorino *et al.*, 2019 : 253). Cette approche rend problématiques la logique héroïsante des narrations ordinaires, l'usage fort des déterminants possessifs (« ma » démarche, « mon » objet) et la « dissolution du moment épistémologique dans une psychologie de la recherche » (Cefaï, 2003 : 522). Elle n'est cependant pas incompatible avec une écriture à la première personne du singulier, celle-ci permettant au contraire de ne pas oublier que c'est notre « corps percevant, agissant et parlant [qui] est le médium de la compréhension, et [que] c'est à travers les épreuves qu'il traverse qu'un sens émerge petit à petit » (*ibid.* : 544-545) – et en l'occurrence, de ne pas oublier que ce « je » se trouve pris, dans l'enquête de terrain, dans une expérience en « nous » caractérisée par une « agentivité [...] distribuée » (Quéré, 2017 : 36). Mais comment s'accomplit cette articulation du « je » au « nous », au-delà de la seule enquête sociologique ?

En quoi consistent ces « expériences » villeurbannaises ? Pour le comprendre il faut reprendre les ramifications du travail ethnographique, en commençant par les dispositifs de « découverte » qui engagent, tout autant qu'ils instancient, des corps et des sujets faits-collectifs.

DÉPLACEMENT 5 : DE L'ENQUÊTE ORIENTÉE-OBJET À L'ENQUÊTE GRAMMATICALE

On l'aura compris, je n'étais pas le premier à qui l'on faisait voir, découvrir, comprendre des choses : j'étais une occurrence d'une figure qui constituait pour ainsi dire la matière de travail des gens que je rencontrais, à savoir celle du tout-venant, de celui qui ne sait pas, qui ne voit pas, qui est indifférent, et qu'il faut rendre plus « conscient », ou plus « éclairé » en confectionnant à son attention des balades urbaines, des visites guidées, des expositions, etc. Pour ceux qui conçoivent ces dispositifs, il s'agirait donc de faire connaître des denrées factuelles ; pour ceux qui les lisent (ou qui, dans le cas des visites, balades ou ateliers, y participent), de prendre connaissance de ces denrées pour satisfaire une curiosité. C'est en tout cas ce langage « orienté objet » – pour emprunter, tout en la détournant, une expression informatique commode – que l'on retrouve systématiquement au dos des ouvrages qui promettent au lecteur qu'il en « saura plus » après consultation, sur les flyers annonçant tel « parcours de découverte » de Villeurbanne, sur les programmes des Journées Européennes du Patrimoine, ou encore dans les préambules aux expositions du Rize. Face à ce foisonnement d'activités je disposais toutefois, par rapport au tout-venant, de cette « spécificité » pratico-pratique du métier de sociologue qu'est le temps – le temps de multiplier des observations, les rencontres, et donc d'être empêtré dans des histoires (Schapp, 1953/1992). C'est la luxuriance sans cesse croissante de cet empêtrement qui a fait s'établir, au fil des mois, un premier constat : j'enregistrais non seulement une quantité considérable de descriptions d'objets différents, mais aussi une foultitude de descriptions différentes des mêmes objets (lesquels n'étaient donc plus tout à fait « les mêmes »). *Cet* arbre pouvait devenir,

selon qui en parlait, un « buis centenaire », un « trophée du maire », une « relique dans son sarcophage de béton » ; *cette* maison pouvait devenir un « haut-lieu de la résistance », un « témoignage de l'ère industrielle » ou un « taudis qui va être rasé ». De là un autre constat aussi élémentaire que fondamental : je ne devais de voir et de découvrir des choses qu'au fait que les gens me les faisaient connaître comme étant précisément *ces* choses et pas d'autres. Mais comment traiter tout cela analytiquement ? Que proposaient mes collègues spécialistes de « la mémoire » pour prendre en charge de tels récits ? Quoique nous en ayons déjà eu un aperçu dans les déplacements qui précèdent, il importe d'en dire quelques mots supplémentaires afin de comprendre comment (et contre quoi) s'est spécifiée une approche grammaticale puis pragmatiste de « la mémoire ».

Face aux historiens improvisés qui, sans mandat, prétendent nous dévoiler ce qu'il en est du passé, l'épistémologie courante reste impassible et nous avertit : il faut « remettre en perspective » ce que racontent les gens, sous peine de n'y rien comprendre (empêtrement, déroute), ou, pire, d'y « croire ». Seul le sociologue trop peu au fait du « cadre socio-historique » afférent à son terrain peut se laisser semer par lui : aussi doit-il prendre connaissance des « faits » en absorbant des textes pourvoyeurs de contextes. Ainsi, « replacé » à « l'échelle macro », il pourra non seulement « déconstruire » ce que les gens racontent, mais aussi identifier et inventorier les écarts entre ce qu'ils disent du passé (leurs « représentations ») et le passé vrai, dont l'énonciation revient de droit aux historiens patentés. Il sera ensuite en mesure d'expliquer ces écarts en recourant aux théories usuelles de la mémoire, qui permettent en outre de « ramener la mémoire collective aux figures analogiques d'une mémoire personnelle » (Barash, 2006 : 189) et de transposer les propriétés présumées de la seconde sur la première – car, lui apprend-on, « seule la mémoire individuelle est une faculté attestée, dont le substrat neuronal est aujourd'hui bien documenté grâce aux apports des neurosciences cognitives et de l'imagerie cérébrale » (Candau, 2005 : 65). Grâce à ce « parallèle éclairant » (Todorov, 2004 : 23), il parviendra aux mêmes conclusions que ses collègues : s'il existe

tant de versions « concurrentes » du monde, des objets et du passé, c'est parce que les gens du commun sont les jouets d'une « mémoire » connue pour « travestir » et « reconstruire » tout ce qu'« elle » trouve sur son passage. Et – c'est important – bien qu'il ne l'ait, à strictement parler, jamais *vue* accomplir cette funeste besogne, le travail du chercheur n'en consiste alors pas moins à « arraisonner » (Belkis & Peroni, 2015) ce qu'il subsume sous cette catégorie de mémoire, à savoir à la fois une sorte d'entité obscure (qui agit en sous-main pour dégrader le passé-au-singulier) et un contenu factuel inexact par rapport à ce-qui-se-serait-vraiment-passé (auquel cas tout récit est envisagé comme une occurrence de « mémoire »).

Pour ce faire, deux techniques bien rodées sont à sa disposition. La première consiste à « corriger les représentations des profanes » (Dodier, 2001 : 328) en menant des contre-enquêtes d'intelligibilité historique, et en substituant « une nouvelle définition nominale à une ancienne (du genre : ce qui s'est passé à tel endroit, à telle époque, ce n'était pas un x, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais un y) » (Quéré, 2004a : 138) ; la seconde consiste à embrayer sur une verte critique des « abus » et autres « instrumentalisations » incompatibles avec une idéale « politique de la juste mémoire » (Ricœur, 2000 : 1) fondée en science. L'épistémologie de la rupture se parachève en effet dans la doctrine qui veut que toute science sociale soit « critique », de sorte qu'après avoir hiérarchisé les histoires que les gens racontent selon leur degré d'adéquation avec la « prose de [la] vérité historique » (Nora, 1994 : 180), il s'agit d'identifier des coupables : de dénoncer « des récits concurrents [qui] tentent souvent d'imposer un usage légitime du passé » (Crivello & Offenstadt, 2006 : 191), de rappeler que « tous les rappels du passé ne sont pas également admirables » (Todorov, 2004 : 28), de faire l'inventaire des « dévotions passéistes » (Candau, 2005 : 82), etc. Pour en arriver là, les enquêtes, ou leurs tenant-lieu, examinent, d'un côté, des discours sur la pratique des gens impliqués dans des affaires mémorielles (*via* des entretiens qui serviront à reconstruire par conjectures des « motifs » et/ou « dispositions ») et, de l'autre, les fruits de leurs pratiques (*via* une déconstruction des « discours »

factuels de telle histoire, de telle exposition, etc.). L'activité pratique étant ratée, il ne reste en effet guère d'autres choix que de combler le vide par des théories explicatives génériques, qui visent à faire se raccorder les « raisons de fond » (Lemieux, 2009 : 72) de l'action et les « résultats » de celle-ci, lesquels sont enfin évalués en fonction de leur degré d'adéquation avec la « réalité antécédente » (Dewey, 1929/2014 : 213) du passé-vrai, et/ou de leur degré de coïncidence avec les principes de justice qui sous-tendent toute la démarche (Boltanski, 1990).

C'est peu dire que, sous de telles perspectives, « l'interprétation s'emballe » (Dewey, 1927/2010 : 99). Or ce qui me frappait dans ces travaux, au-delà du fait qu'ils avaient tout l'air d'être des redites sophistiquées de ce que chacun sait de la mémoire (n'importe quel dictionnaire nous expliquant qu'elle « reconstruit » et « transforme » le passé), c'était qu'ils reposaient sur les mêmes répertoires sémantiques, les mêmes méthodes analytiques et les mêmes préoccupations thématiques que les gens que j'avais observés au quotidien pendant des années : il s'agissait d'« interpréter des signes » (Garfinkel, 2001 : 36) pour résorber « l'inquiétude sur ce qui est » (Boltanski, 2009) ; de déterminer ce qui s'est réellement passé et de le dévoiler afin d'agir (et de faire-agir) en conséquence. La vocation de ces spécialistes était donc d'« avoir le dernier mot sur les acteurs, en produisant et en leur imposant un rapport plus fort que ceux qu'ils sont à même de produire » (Boltanski, 1990 : 131), dans une optique doublement normative : rectifier les « formulations divergentes de ce monde » (Pollner, 1991 : 88) en pariant sur l'existence d'un « passé indiscutable qui serait l'arrière-fond permettant de résoudre tout problème concevable » (Mead, 1932/2012 : 109), et rapporter ces divergences à des « rapports de pouvoir » sous-jacents – ces deux inflexions (historiciste/vérificatrice et sociologiste/justicière) étant plus ou moins assumées selon les disciplines, mais fonctionnant, de fait, toujours de pair. Quant à moi, ce que j'avais observé, c'était que ces questions de détermination des faits, de mise en disponibilité du passé, d'identification et de réparation d'injustices se posaient au premier chef à ceux qui, à Villeurbanne, s'affairaient quotidiennement autour de « la mémoire »

et veillaient à constituer pratiquement leur public comme « une instance de passion et d'action reliée à un environnement » (Quéré, 2002 : 148). De surcroît ils semblaient avoir pris acte, contrairement à leurs homologues savants, du fait que cette mémoire était, comme toutes les abstractions conceptuelles, insaisissable, indisponible, *à moins qu'elle ne le soit rendue* – mais sur des modes d'existence empiriques. Leur travail consistait donc à faire-mémoire en ce premier sens de : « la » rendre disponible à l'examen public. Ce travail était observable, tandis que l'objet conceptuel « mémoire » ne l'était pas : c'est lui qu'il fallait prendre pour objet d'analyse, afin de ne pas confondre « le thème et les ressources » (Quéré & Hoarau, 1992 : 42) de l'enquête sociologique.

Il fallait, dès lors, regarder d'un autre œil l'« océan d'histoires » (Cefaï, 2003 : 538) dans lequel j'avais été plongé, et comprendre que la première chose remarquable et descriptible était son existence : l'intérêt d'une sociologie résidait moins dans la « déconstruction » des récits que dans sa capacité à « rendre compte de l'émergence de [leur] disponibilité » (Quéré & Hoarau, 1992 : 46). Et s'il est vrai que la suspension du préjugé du monde objectif « fait découvrir un domaine d'investigation qui ne peut qu'être décrit : celui des opérations et des procédures par lesquelles les membres d'une collectivité constituent intersubjectivement tout ce qu'ils expérimentent comme positivités ou comme réalités objectives de leur environnement familier (objets, personnes, groupes, actions, événements, etc.) » (Quéré, 1992 : 140), seule l'enquête ethnographique permet de documenter la teneur exacte de ces opérations et procédures. Et précisément, en reprenant les enregistrements que j'avais effectués au cours de balades, de visites, de rencontres, un fil conducteur proprement sociologique commençait à émerger : dans la variété (factuelle) des récits que les gens faisaient de Villeurbanne se retrouvaient des *manières de raconter* analogues, des *façons de montrer* identiques. C'est ce que j'appelle une généralisation *par le bas*, qui consiste à relever, de manière transversale aux situations, un certain nombre d'opérations constitutives du *faire-voir*, du *faire-apparaître-la-mémoire*, mais aussi d'un *faire-nous*, un « nous »

à qui apparaissent des choses. En quoi consistent ces « opérations » ? À quoi ressemblent ces apparitions et ce « nous » ? Pour en donner une idée, prenons le temps d'une balade (schématisée) dans Villeurbanne.

La « promenade » est en effet, et comme je l'ai introduit plus tôt *(D4)*, le dispositif paradigmatique de dévoilement : s'y observent, de façon particulièrement manifeste, quelques-unes des opérations logiques et organisationnelles qui se retrouvent systématiquement, quoiqu'avec des modalités réajustées, dans tous les autres dispositifs activés au Rize et à son entour, et qui sont autant de parades à l'état de fait suivant : nous sommes toujours (relativement) ignorants et/ou aveugles. Ceux qui, à Villeurbanne, organisent des balades urbaines – que j'appellerai ici, par commodité, « guides » – se proposent alors de nous emmener directement au contact des choses afin de les « mieux discerner, affiner [notre] perception, et ainsi parvenir à dissiper progressivement le doute comme l'imprécision » (Pecqueux, 2013 : 56). Que fait un guide ? Il commence par « prendre la température[11] » par examen des apparences (tenues, âges, etc.) pour cerner « l'état d'esprit » des gens, pour les catégoriser (des « lambdas » aux « acharnés d'histoire ») et, partant, pour savoir à qui il a affaire (Tremblay, 2014b). La transformation de la « collection d'individus » (Descombes, 2001 : 334) en « groupe » s'opère ensuite par une reconfiguration du cadre d'expérience : les enjeux de la balade sont explicités (aller à la rencontre de « lieux qui font mémoire » et qui ont des « choses à nous dire »), le champ de locomotion est restreint (pancartes, gilets, sifflets), l'appareillage cognitif est modifié (micros, mégaphones), bref, tout est fait pour ne rendre chaque « "je" [...] attentif qu'à ce à quoi nous prêtons collectivement notre attention » (Citton, 2014 : 39). Ce « nous »/« on », le guide s'y adresse alors comme à une seule et même entité grammaticale : il devient « le sujet de prédicats irréductibles » (Descombes, 2001 : 334), notamment parce que le guide ne cesse de « dire-explicitement-ce-que-nous-sommes-en-train-de-faire » (Garfinkel, 1967/2007 : 449), mais aussi, ce-que-nous-avons-déjà-fait-par-le-passé et ce-que-nous-allons-faire-à-l'avenir (« on est en train de voir », « on va parler de », « on a vu tout à l'heure que »). Ces « micro-procédures qui travaillent

continuellement à [la] production et à [la] rigidification » (Kaufmann, 2002 : 286) du « nous » font de celui-ci une entité sensible, passible, qui avance « au milieu de contingences et de péripéties sous la conduite d'une attente » (Ricœur, 1983 : 130). Et qu'attendons-nous sinon « la mémoire » ? Ce qu'il faut, c'est la voir : la balade fonctionne alors comme un contexte praxique de description permettant « de répondre aux questions que pose toute occurrence observable : que se passe-t-il ? De quoi s'agit-il ? À quoi a-t-on affaire ? Quel sens ça a ? » (Quéré, 1994 : 21). Nous voici, par exemple, devant « ces maisons qui sont en rose, ici » : « en fait, ça s'appelle "les cottages villeurbannais" », et d'ailleurs, « ces cottages villeurbannais c'est en quelque sorte ce qu'on a pu appeler les castors dans les années 50, c'est-à-dire que les propriétaires eux-mêmes construisaient leurs maisons [etc.] ». Notre « attitude naturelle » (Schütz, 1987/2008 : 127) est réformée, toute chose nous étant montrée comme étant, « en fait » (Tremblay, 2019), une autre : les « restes visibles donnent la voie à l'enquête sur le passé » (Heurtin & Trom, 1997 : 14) et « nous » sommes rendus capables d'interpréter des traces qui « même infinitésimales permettent de saisir une réalité plus profonde, impossible à atteindre autrement » (Ginzburg, 1980 : 9). Cet « aller et retour constant qui s'instaure entre la situation d'ensemble et les détails particuliers qui la composent » (Thibaud, 2002 : 30) permet d'exhumer la mémoire *de* Villeurbanne, qui est par là même instanciée en tant que ville-sujet : ce que nous avons sous les yeux, ce sont les stigmates de ce *qu'elle* a vécu et, à présent, nous ne verrons « plus jamais les choses de la même manière ».

Nombre de prolongements pourraient être donnés à ce qui vient d'être dit concernant les « lieux de mémoire », concevables désormais comme « produit[s] d'une activité et comme [...] point[s] d'aboutissement d'une enquête » (Trom, 2002 : 288) – et qui ne sont « de mémoire » que pour autant que des gens rendent « bavardes des entités jusque-là muettes et silencieuses [et qui] dans le même mouvement [...] d'invisibles deviennent visibles » (Callon, 1999 : 66). Plus généralement, la perspective que je viens d'esquisser permet de relire les travaux d'Halbwachs en documentant ce en quoi peuvent consister

les « instruments grâce auxquels notre intelligence a prise sur le passé » (Halbwachs, 1925/1994 : 23), ou les « forces qui [...] font reparaître » le souvenir (Halbwachs, 1950/1997 : 84). Mais ce détour par la balade avait surtout pour enjeu de montrer comment s'était spécifiée une analyse « grammaticale » (Tremblay, 2019) qui permettait de travailler la question de la constitution pratique et de la mise en disponibilité publique de « la mémoire », *via* l'identification d'opérations récurrentes (catégorisations, contextualisations, formulations) qui participent de l'« arrière-plan opérationnel dont procède l'ordre objectif de la société » (de Fornel, Ogien & Quéré, 2001 : 11). Dans le même temps, c'est la question du « faire-société » qui trouvait une première voie de réponse, puisque j'avais eu affaire, dans la balade, à un « processus de totalisation qui permet à une collection d'individus de se produire en tant que collectif » (Kaufmann, 2010 : 351), et, en l'occurrence, en tant que collectif à l'œil hypertrophié (Breviglieri & Stavo-Debauge, 2007), capable d'accéder aux profondeurs cachées du monde sensible. La « spécificité » de l'enquête sociologique s'affinait donc : il s'agissait d'appréhender « la mémoire » et « la société » comme corrélats d'activités pratiques.

Cet examen des dispositifs de « découverte » avait cependant fait s'intensifier deux problèmes retors. Le premier concernait le « quoi » des apparitions : en effet, il n'était pas évident du tout que nous ayons vu « la mémoire ». Si la catégorie était bien employée en situation pour qualifier tel objet émergent, elle était loin d'être prévalente et se trouvait au contraire interchangeable (i.e. interchangée) avec celles, en outre, d'« histoire » ou de « patrimoine » (un même objet pouvant donc devenir, d'une phrase à l'autre, une occurrence de « patrimoine villeurbannais », puis un cas de « mémoire villeurbannaise »). Elle était du coup, sur le plan de ses occurrences lexicales, dramatiquement absente des milliers de pages de transcriptions que j'avais sous la main. Pourquoi diable les gens « confondent-ils » les termes ? Cette question me donnait des sueurs froides : les pages de la thèse se comptaient déjà par centaines, mais « la mémoire » continuait à disparaître à chaque fois que j'avais cru l'attraper. Là-dessus se greffait un second problème, à savoir

la fugacité du « nous ». Tout se passait comme si chaque dispositif instanciait des « nous » de passage, qui se dissolvaient aussi vite qu'ils étaient apparus. D'où une série de questions, que j'énumère à dessein : pourquoi les gens prenaient-ils la peine d'organiser tant d'activités s'il n'en restait rien au bout du compte ? Ces occurrences fantomatiques de « nous » tenaient-elles lieu de « faire société » ? N'avais-je pas fait fausse route, dans la mesure où la promenade aurait tout aussi bien pu être réduite à et décrite comme un dispositif de « sensibilisation à l'histoire », visant à nous clarifier notre appartenance à un « nous » plus vaste ? Mais alors, pourquoi les acteurs revendiquaient-ils travailler « sur la mémoire » si ce n'était pas *vraiment* elle qu'ils nous montraient ? Autant de difficultés qui émergeaient en rapport à un problème pratique : comment écrire une thèse un tant soit peu cohérente si je n'avais eu affaire qu'à des expériences toujours particulières et sans commune mesure les unes avec les autres ? Quel était le lien entre ces dispositifs, ces expériences, ces « nous » à géométrie variable, en dehors du fait que je les avais découverts en étant au Rize ? Pour traiter ces interrogations, il fallait relancer une fois de plus le pari *(D2)* de l'examen sur les matériaux, et tâcher de repérer des éléments restés jusqu'alors inaperçus.

DÉPLACEMENT 6 : DE LA MÉMOIRE-FAITE À LA MÉMOIRE COMME FAIRE

Une remarque mérite d'être faite à ce stade : l'approche grammaticale et la généralisation par le bas n'étaient-elles pas censées m'épargner tous ces questionnements ? Pourquoi ne pas se contenter de décrire ce qui, dans le domaine de l'empiriquement observable, laisse les membres « non intéressés » (Garfinkel, 1967/2007 : 61) : les choses « vues sans qu'on y prête attention *(seen but unnoticed)* » (*ibid.* : 99) qui participent à l'émergence conjointe d'un public (« nous ») et d'un domaine d'objets disponibles à son examen ? Cela n'aurait-il pas suffi à renouveler une sociologie de la mémoire, quitte à évacuer le problème de « confusion » sémantique évoqué plus haut en considérant avec William James que si, entre plusieurs notions, « aucune différence

pratique n'apparaît, c'est qu['elles] sont pratiquement équivalentes et que la discussion est vaine » (James, 1907/2007 : 113) ? Le problème venait de ce que les gens que j'avais suivis affirmaient bien être des « passeurs de mémoire », des « amoureux de mémoire » qui ne cessent de « raconter la mémoire », qui tiennent des « associations à but mémoriel », ou qui sont, dans le cas des Riziens, employés par « une institution unique au service du travail de mémoire ». Cette catégorie de mémoire avait donc manifestement un sens pragmatique : qualifier des activités (ce qu'elle nous fait-faire) plutôt que leurs fruits objectivés (les choses-faites). Force était d'ailleurs de constater que je n'avais, des années plus tard, pratiquement rien retenu des détails factuels des histoires qui m'avaient été contées : en revanche, l'attachement au Rize *(D3)* m'avait obligé à opérer une série de déplacements analytiques en direction du pragmatisme. Ce souci du *faire* demandait donc à être compris comme corrélat de ce qui se déroulait à Villeurbanne. Mais pour saisir les modalités de ce legs de l'enquête publique à l'enquête sociologique, une analyse exclusivement opérationnaliste allait se montrer insuffisante : un rapprochement de plus en plus étroit entre la sociologie ethnométhodologique et la philosophie pragmatiste (Quéré & Terzi, 2015) allait alors se faire. Pour en rendre compte dans les grandes lignes, je commencerai par revenir sur le dispositif de balade pour voir ce qui, sous la perspective grammaticale, avait été raté ; de là, je reviendrai sur la portée du « virage » pragmatiste sur la conduite de mon travail, pour nous conduire vers une saisie plus précise de ce qui se joue au Rize.

La première analyse de la balade *(D5)* avait permis de remarquer, pour aller vite, quatre choses : d'abord, qu'un « nous » y était instancié en tant que sujet grammatical et pratique, susceptible de voir des choses inaccessibles aux « je » ; d'autre part, que l'émergence de ce « nous » et de ses « visions » était tributaire d'opérations observables ; ensuite, que toute chose vue nous était présentée comme étant « en fait » une autre, douée d'une épaisseur temporelle ; enfin, que tout semblait disparaître une fois la promenade terminée. Disons-le ainsi : « le public » et « ses problèmes » sont condamnés à l'évanescence,

puisque les situations sont éphémères et que l'on repasse du « nous » au « je » lorsqu'elles sont échues. Mais en relisant de plus près mes transcriptions, il apparaissait que cette fugacité de toute chose – incluant le dispositif en lui-même et la possibilité que « nous » soyons là – était en réalité le thème premier de la balade. En effet, les descriptions des guides n'étaient jamais exclusivement orientées sur les propriétés historiques des objets : elles portaient aussi, et systématiquement, sur les activités et les opérations déployées à l'amont des dispositifs. Elles publicisaient donc une histoire d'un autre ordre que « l'histoire générale de Villeurbanne » : une histoire pratique, une histoire *de* pratiques en « nous », un « nous » qui effectue le « travail de mémoire » et qui conditionne de part en part aussi bien le pouvoir-voir que le pouvoir-faire-voir. Ainsi était-ce « grâce à la mobilisation des habitants » que nous pouvions nous rendre dans tel sanctuaire industriel, grâce à « nous [qui] sommes montés au créneau » que tel arbre n'avait pas été coupé, grâce à « nous [qui] nous sommes bagarrés » que telle plaque commémorative avait été maintenue, et ainsi de suite. Dans la balade se « publicis[ait] la ténacité » (Joseph, 2015, §4) de ceux qui, en amont, avaient veillé à maintenir des prises pour remonter le temps. Et même si ces prises s'avéraient fragiles, même si l'environnement était « thématisé à l'horizon de sa disparition » (Trom, 2002 : 289) avérée ou probable, il n'en restait pas moins que toute chose vue, ainsi que la possibilité même du voir, étaient constituées en *positivités*. Tout ce qui était disponible à notre examen ne l'était que pour autant qu'il s'agissait là des conséquences observables d'actions accomplies collectivement, et c'est d'abord à cela que nous étions sensibilisés : au travail qu'est la mémoire, caractérisé par son inachèvement, par la reprise perpétuelle qu'il requiert, et par la fugacité de ses réalisations. De là les invitations à « aller voir plus loin », à « prendre ce petit papier, sur lequel on explique la démarche », à « aller au Rize pour en savoir plus », à rejoindre tel collectif si nous sommes « intéressés par ce travail de mémoire ». Bref, le « nous » circonstanciel était systématiquement sollicité pour « se constituer comme membre d'un public ou d'une communauté politique » (Bidet *et al.*, 2015, §29),

et donc pour pallier sa propre fugacité en s'engageant à hériter non pas d'une « mémoire », mais d'un labeur voué à l'incomplétude.

Par suite de cette inflexion pragmatiste, je retrouvais alors ce geste triple – expliciter des méthodes d'analyse du monde, montrer toute chose comme « fruit d'un accomplissement en "nous" » et travailler au maintien de ce « nous » dans le temps – dans l'ensemble des dispositifs que mes matériaux documentaient, du plus petit prospectus bricolé par un amateur aux expositions des professionnels du Rize. Chaque livre mentionnait le « travail considérable » accompli par l'auteur et invitait le lecteur à « se balader » pour prolonger l'enquête ; chaque passionné qui m'avait raconté son « travail de romain » m'en avait également exposé les ressorts méthodologiques (depuis l'ethnographie photographique « tout en vélo » de chacune des rues de la ville à la « triangulation des anciens » pour vérifier la factualité des souvenirs), tout en insistant sur le caractère inachevable de sa démarche (un « travail qui ne se finira jamais ») et, partant, sur la nécessité qu'il y avait à « passer le virus à d'autres pour des tâches identiques dans d'autres lieux ». La même dynamique d'expérimentation, de publicisation et de fabrique du concernement se retrouvait dans les activités du Rize : tout vernissage d'exposition était l'occasion de saluer « tous les collaborateurs » et « personnels du Rize » pour leurs efforts conjoints, et d'inviter le public à s'instruire non seulement de l'exposition mais aussi de son journal, « document de référence » promis à « avoir une utilité » à l'avenir. Au sein des expositions elles-mêmes, des textes introductifs les présentaient comme produits d'un labeur collectif *via* une liste de partenaires mobilisés, tout en explicitant la méthode d'enquête qui avait prévalu à leur confection. Par suite, ces éléments textuels servaient d'appuis aux médiatrices qui déployaient une propédeutique de l'enquête en proposant aux visiteurs d'expérimenter sur le vif des méthodes : analyse perceptuelle des matériaux mis à disposition, examen de données statistiques ou cartographiques pour déconstruire le sens commun (« On a beaucoup parlé de… » mais « en fait c'est complètement faux »), le tout visant à « les faire se poser des questions [et] qu'ils n'acceptent pas les trucs tout cuits ». Ici encore

la « transmission » de denrées factuelles, quoiqu'importante, apparaissait explicitement comme secondaire par rapport à la socialisation de l'enquête et de ses méthodes, la visite ayant vocation, comme la balade, à servir « de pivot à une pluralité d'expériences ultérieures » (Zask, 2004 : 147) – à « donner des clés de lecture » au public, selon une formule consacrée des Riziens. Et, de fait, le catalogue d'activités culturelles du Rize consistait en une gamme de propositions d'expériences publiques : des cafés-patrimoine où ressources documentaires et témoignages étaient mobilisés de façon à « poser des questions pour aujourd'hui » ; des ateliers d'écriture où l'on apprenait à « voir, au sens presque de vision » telle image dans sa priméité (Peirce, 1978 : 22) afin d'élaborer nos propres poèmes ; des ateliers de médiation des Archives où nous apprenions à effectuer recoupements et rapprochements entre différentes sources, etc.

Ce panorama, quoique nécessairement succinct dans le cadre de cet article, permet de comprendre comment le pragmatisme est devenu une ressource pour saisir ce qui se jouait dans toutes les activités « mémorielles » villeurbannaises, au-delà de leur « orientation objet » explicite : la réalisation tout aussi périlleuse que continue d'une « communauté d'enquête et de contrôle » (Quéré, 2003 : 123-124) *via* l'« élargissement à tous les citoyens d'une démarche d'enquête » (Zask, 2008 : 179) susceptible de permettre à l'indifférent, au tout-venant ou au simple spectateur de s'associer à un « public mémoriel » (Michel, 2015). La perspective grammaticale que j'avais d'abord engagée avait permis de placer « la description ethnographique au fondement d'une science sociale rigoureuse » (Cefaï *et al.*, 2010 : 181), qui ne se coule pas dans les préoccupations thématiques des acteurs et qui, considérant ceux-ci comme des membres compétents, se rendait capable de les décrire comme des *enquêteurs* à part entière. Mais jusqu'à quel point était-il possible de dire des « membres », en suivant Garfinkel, que « les actions pratiques et les circonstances pratiques ne sont pas en elles-mêmes un thème, et encore moins un thème exclusif de leurs enquêtes » (Garfinkel, 1967/2007 : 59) ? Et jusqu'à quel point était-il possible, pour éviter de confondre « le thème et les ressources », de

laisser hors du champ les thèmes qui préoccupent les acteurs ? Après les (re)découvertes empiriques que j'avais faites, il paraissait difficile de tenir toute la « radicalité » de l'argument ethnométhodologique. En effet, la description minutieuse des données ethnographiques permettait d'affirmer que les acteurs de la mémoire villeurbannaise étaient particulièrement soucieux de la thématisation, de l'explicitation et de la description de leur activité pratique et de ses ressorts organisationnels, et ce dans la mesure où celle-ci recelait une fragilité telle qu'elle supposait de réfléchir aux conditions nécessaires à son maintien dans le temps. Ils constituaient sans cesse le « travail de mémoire » en thème d'investigation, mais aussi en objet partageable, partagé, doué de valeur – au sens où il requerrait qu'on lui « consacre de l'énergie » (Dewey, 1939/2011 : 89) et qu'« on se donne du mal » (*ibid.* : 90) pour l'accomplir et le réitérer, au-delà des circonstances fugitives et des curiosités passagères.

Il était désormais clair que les dispositifs que j'avais suivis, souvent depuis leurs premières ébauches jusqu'à leur publicisation, n'avaient pas pour seuls enjeux de résorber l'ignorance, d'historiciser les êtres ou de produire une « prise de conscience » du passé de Villeurbanne : ce qu'ils visaient et réalisaient à la fois, c'était l'extension d'une « entreprise collective de production de connaissance (l'enquête) à laquelle toute personne qu'un problème public intéresse contribue [ou est appelée à contribuer], à égalité de compétence » (Ogien, 2013 : 572). Mes matériaux documentaient, en même temps qu'ils en étaient les fruits, une enquête villeurbannaise caractérisée par sa dynamique hétéromorphe d'extension : et si j'avais tant peiné à trouver un « lien » entre ces matériaux, c'était parce que ce lien était en lui-même une préoccupation des acteurs, qui tâchaient cependant de l'accomplir *via* ce que l'on pourrait appeler une généralisation *par le côté*, c'est-à-dire une socialisation de l'enquête et de ses méthodes – une constitution difficile et perpétuelle d'un « public » susceptible de s'organiser durablement. Aussi est-ce à ce moment-là que les termes relativement abstraits de John Dewey concernant la « recherche de la grande communauté » (Dewey, 1927/2010 : 237) ont commencé à faire sens : « la

connaissance enfermée dans une conscience privée est un mythe, et la connaissance des phénomènes sociaux dépend tout particulièrement de sa dissémination, car ce n'est qu'en étant distribuée qu'une telle connaissance peut être obtenue ou mise à l'épreuve. […] Disséminer est autre chose qu'éparpiller au loin. On sème les graines non en les jetant n'importe comment, mais en les distribuant de sorte qu'elles prennent racine et aient une chance de pousser. » (*Ibid.* : 275). Restait à déterminer ce que « le Rize » avait à voir dans cette affaire.

DÉPLACEMENT 7 : DE L'INSTITUTIONNEL À L'EXPÉRIENTIEL

Le lecteur n'aura en effet pas manqué de remarquer qu'arrivé à ce point de l'article, et à l'instar du lecteur du manuscrit *(D2)*, il n'a toujours pas de « vision globale » du Rize. Et pour cause : au moment d'entamer la rédaction du dernier tiers de la thèse, j'ignorais comment parler *du* Rize. Les choses auraient vraisemblablement été plus simples pour tout le monde si nous avions échafaudé, sur la base des définitions nominales du Rize *(D1)*, un contexte sociohistorique et une mise en perspective théorique en bonne et due forme pour faire ressentir au lecteur « le frisson des grands problèmes » (James, 1907/2007 : 85), en vue d'épiloguer sur la gravité du thème mémoriel et d'ironiser sur tout ce que Rize-n'est-pas-vraiment-alors-qu'il-prétend-l'être. C'est ce que n'ont pas manqué de faire, d'ailleurs, d'autres chercheurs que je voyais apparaître épisodiquement au Rize et qui ont pu proposer de ces révélations dont les sociologues et les politistes ont le secret : le Rize n'est pas si « original » qu'il le prétend puisqu'une fois remis en contexte, il apparaît comme une sorte de musée de société parmi d'autres ; son « récit commun » est un mythe, parce que les « voix » qu'il prétend rassembler ne sont pas représentatives de la sociologie objective de Villeurbanne, etc. Mais une telle perspective ne nous aurait pas fait « faire de découverte au sens fort du terme ; certes elle [aurait pu] révéler des faits inconnus ou des relations insoupçonnées entre des faits connus, mais elle ne [pouvait] pas remplacer les définitions nominales qui lui servent de

point de départ par des définitions réelles tirées de l'observation et/ou de l'expérimentation » (Quéré, 2004b : 34). Qu'avons-nous, pour notre part, découvert ?

À défaut de savoir ce qu'*est* le Rize, nous avons au moins une idée de ce qu'il fait-faire : s'attacher des personnes préoccupées, d'une façon ou d'une autre, par « la mémoire » et par Villeurbanne. Cette mémoire, nous ne savons pas non plus ce qu'elle *est*, mais nous avons là aussi une idée de ce qu'elle fait-faire : des enquêtes protéiformes qui la thématisent de bien des manières, et dont la conduite est soumise au maintien dans le temps d'un « nous » besogneux. Nous avons également compris qu'être au Rize suppose d'en sortir pour aller à la rencontre de ceux qui sont en mesure de raconter le travail qu'est la mémoire : ces particuliers, ces associations, ces collectifs dont le labeur conditionne la disponibilité des histoires et des objets qui font de Villeurbanne ce qu'elle est, et qui n'ont de cesse d'expliciter leurs méthodes tout en « nous » mettant au travail autour de leurs productions – en accomplissant le « flux de l'intelligence sociale » (Dewey, 1927/2010 : 323). Mais nous avons aussi compris que toutes ces rencontres, toutes ces histoires, nous ne devions de les avoir vécues et entendues qu'au fait que les Riziens avaient pris soin de consigner, sous la forme succincte du « carnet d'adresses » *(D4)*, la liste des liens qu'ils avaient construits et entretenus. Et comprendre cela, c'est (et c'était) identifier l'ordre endogène des matériaux de l'enquête sociologique : des matériaux certes divers, mais pas incohérents puisqu'ils avaient tous, d'une manière ou d'une autre, quelque chose à voir avec le Rize. Il n'y avait donc pas de « lien » au singulier à expliquer, à révéler ou à reconstruire pour ordonner ces matériaux *par le haut (D1)* ; ce qu'il fallait, c'était poursuivre la description des voies empiriques par lesquelles le Rize réalisait le mot d'ordre qui était le sien : « avec nos mémoires, faire société. »

À un premier niveau, ce *faire-société* pouvait être attrapé à partir des notes prises quotidiennement au Rize, qui recensaient des interactions « mineures » en apparence mais majeures de par leur nombre

et de par le temps qu'y consacraient les Riziens. À titre d'exemple, tout visiteur du lieu était d'emblée pris en charge par les agentes d'accueil qui l'orientaient vers la médiathèque, la salle d'exposition ou les Archives ; en s'y déplaçant, il faisait alors l'objet d'un soin particulier : on lui confiait un programme, on lui commentait l'exposition, on lui proposait de venir confier son témoignage, et ainsi de suite. Au-delà de ces sociabilités ordinaires, le faire-s'attacher se manifestait et s'accomplissait dans la durée par réitération d'un certain nombre de gestes, de paroles et de messages. Ainsi, lorsque je partais avec Delphine en excursion chez un « incontournable » pour y recueillir des documents en vue d'une exposition, elle ne cessait de manifester son admiration après chaque anecdote (« ça devait être incroyable »), ou de dire combien telle histoire ou telle photographie était « géniales », quand bien même n'en garderait-elle, au bout du compte, qu'une parmi des centaines (Tremblay, 2022). Lorsque Géraldine, la responsable des projets partagés, me montrait ses échanges écrits avec les Villeurbannais qui la sollicitaient pour quelque raison, je voyais qu'elle se préoccupait surtout de leur « remonter le moral » en leur encourageant à « persévérer » ; lorsque nous nous rendions chez eux ou dans leurs locaux, elle demandait toujours « ce qu'on peut faire pour vous accompagner », tout en valorisant le « boulot énorme » qu'ils effectuaient. Lorsque Dominique, la responsable des Archives, recevait des particuliers venus verser quelque papier ou photographie de famille, elle prenait soin d'écouter leurs récits et de les en remercier, même si les objets confiés étaient « loin de l'histoire de Villeurbanne ». Tous ces « modes de conduite observables empiriquement » (Dewey, 1939/2011 : 146), résumés ici à leur plus simple expression, pouvaient être saisis comme des « valuations » *(ibid.)* qui, remarquablement, portaient sur le *fait de l'attachement* en tant que tel, bien plus que sur les « contenus factuels » proposés par les gens. Les Riziens tâchaient donc d'expérimenter des modes de liaison entre « les villeurbannais » et « le Rize » susceptibles d'être à la hauteur des uns et des autres, c'est-à-dire imprédictibles et multiformes (résidence, appui financier, prêt de salle, partage de contacts, encouragements…), mais devant conduire à des expériences en « nous ». C'est dans ce sens qu'il devenait possible

de décrire le Rize comme opérateur d'une enquête publique, d'« une co-production : l'objet qu'elle élabore est en priorité un objet d'expérience commune, même si les expériences ultérieures des intéressés varient. Le point important est que les variations de leurs expériences respectives ultérieures prennent en considération et intègrent le point de contact à partir duquel s'est constitué le commun. Dans l'idéal, une enquête parvient à produire une situation dont la description participe à l'approfondissement du vivre ensemble, soit qu'elle le dote d'une meilleure qualité, soit qu'elle le rende tout simplement possible. » (Zask, 2004 : 150).

Restait à savoir comment en rendre compte dans un texte sociologique. Comment passer de *ce qui se fait* au Rize et de ce que *fait faire* le Rize au « Rize » en tant qu'« ensemble de référence » (Dodier & Baszanger, 1997 : 38) ? D'ailleurs, de quel type de référence parle-t-on ? Et fallait-il vraiment procéder à cette abstraction ? L'armature théorique que j'avais progressivement constituée permettait d'appréhender ces problèmes en tant qu'ils se posaient au premier chef aux acteurs ; et, de fait, ce problème d'identification de « ce-qu'est-le-Rize » et de ce qui « nous » relie n'avait eu de cesse de reparaître tout au long des années de terrain. Il se posait d'abord de façon aiguë à chaque fois que les circonstances requéraient l'établissement d'une définition du lieu, c'est-à-dire aussi bien lorsque Xavier devait présenter le Rize dans un colloque que lorsque les agentes d'accueil devaient expliquer au tout-venant ce en quoi consistait, au juste, l'endroit dans lequel il venait d'entrer. Aussi les Riziens n'étaient-ils pas dupes des définitions nominales du Rize : il s'agissait là de « paragraphes de base » visant à « présenter le Rize de la façon la plus simple », bref, de formulations conçues à toutes fins pratiques dans lesquelles « le Rize » apparaissait en tant que « totalité concrète susceptible de recevoir des prédicats de toutes sortes » (Kaufmann & Quéré, 2001 : 367), mais une totalité qui n'était pas donnée *a priori* puisqu'elle dérivait d'un procès de totalisation sans cesse repris. Mais la question de savoir à quoi « nous » oblige l'existence de ce Rize apparaissait surtout, de manière récurrente, dès lors qu'il s'agissait de savoir « quoi faire ». Lorsqu'il fallait trancher

sur un thème d'exposition, accueillir un nouveau partenaire, choisir un visuel pour la communication publique, on se posait toujours les mêmes questions : est-ce « rizien » ou pas ? Est-ce « la vocation du Rize » ? Si le Rize est un « centre mémoires et société », est-il opportun d'y faire installer un jardin participatif ? Est-ce que tout cela n'aurait pas « rien à voir avec la choucroute » ? Dès lors qu'il fallait déterminer « ce que nous devons *faire* », les Riziens rouvraient l'enquête sur « ce que nous *sommes* en tant que membres du Rize » : la question ontologique était posée sous un format pratique. Ce travail perpétuel d'auto-identification se manifestait enfin lors de moments explicitement consacrés à la reprise du projet de service, au cours desquels chaque membre était appelé à donner son avis sur ce-qu'est-le-Rize. Des post-it s'agrégeaient sur les murs, des points de vue étaient énoncés dans des réunions, des tableaux étaient construits pour inventorier les propositions, le tout conduisant à chaque fois au même constat : celui d'une impossibilité de donner une définition « réelle » du Rize, eu égard à la multiplicité des « visions » qu'en donnaient ses membres et à la grande diversité de « ses » réalisations. Bref, s'il était possible de résumer le Rize en quelques lignes, rien n'était moins évident que sa constitution en tant que « sujet pluriel [...] [qui] oblige les individus à homogénéiser leurs volontés disparates dans une seule et même volonté commune » (Kaufmann, 2010 : 340) ; en tout cas, ce travail consistant à « faire "être collectif" » (*ibid.* : 349) et à opérer une « transformation du "multiple en un" » (*ibid.* : 359) semblait être, lui aussi, inachevable.

En reconsidérant tous ces éléments, je comprenais alors mieux le principe auquel Xavier revenait régulièrement en réunion, et qu'il avait formalisé dans un texte paru en 2014 : « faire avec plutôt que pour » (De La Selle, 2014). Parmi les questions qui se posent au Rize, était-il dit, « l'une des [...] plus difficiles à résoudre porte sur la manière dont on peut rejoindre les habitants d'une ville et créer une relation plus directe » ; la réponse consistait à avancer « de façon pragmatique » en nouant des relations « d'interconnaissance » en proposant « plusieurs expériences de médiation, sous la forme d'ateliers participatifs

variés » qui « ont en commun le fait d'associer des personnes très différentes qui, à travers une activité créative, vont créer une relation entre elles et avec le Rize ». Tout cela soulevait cependant une « vraie question : que faire de ces liens, une fois le projet terminé ? » En redécouvrant ce texte des années plus tard, j'étais frappé des résonances qu'il avait avec « mes » expériences de terrain, « mes » interrogations théoriques et « mes » difficultés à écrire, dont je comprenais alors qu'elles n'étaient justement pas « miennes », au sens d'une propriété exclusive. Xavier était au Rize depuis bien plus longtemps que moi, mais il ne semblait pas davantage parvenir à en donner une définition stable ; il pouvait par contre, comme ses collègues, relater les « expériences » qui s'y tenaient et dans lesquelles des « nous » étaient instanciés autour d'une « activité créative » – soit exactement ce que j'avais décrit moi-même sous forme de séquences dans la thèse : des « situation[s] qui [sont] fondatrice[s] de commun » (Zask, 2004 : 156) et dans lesquelles tout était mis en œuvre pour aider « n'importe qui [à] développer sa propre conduite, ou ses recherches, dans la voie qui est la sienne » (*ibid.* : 147). Il posait, enfin, cette question sociologique redoutable de la durabilité des liens, du quoi-faire des liens lorsque l'activité collective se clôt. En étant au Rize, je n'avais donc pas tant suivi une « transformation de l'expérientiel en institutionnel [qui] est observable dans les opérations de traduction qui sont mises en œuvre pour conformer l'action aux procédures, normes et catégories fournies par des textes, réglementaires notamment » (Barthélémy & Malbois, 2018 : 24) qu'une tentative consistant, pour « l'institution » du Rize elle-même, à maintenir un régime expérientiel afin de ne pas devenir, pour reprendre ces termes de Xavier, une « institution qui institue » et qui peut éclipser le public parce qu'elle en a de facto les moyens (« on a un équipement qui est bien équipé, et finalement on peut très bien se passer des habitants, on pourrait très bien parler des habitants sans eux. […] On est dans nos murs, on a une équipe qui travaille ici… comment faire ? »). Ce « faire avec plutôt que pour », qui poussait à voir dans le Rize un laboratoire démocratique plus que scientifique, n'était pas sans rappeler le leitmotiv d'Addams (1910) quand les femmes de Hull House s'impliquaient dans leur quartier :

plutôt qu'apporter des solutions toutes faites, il s'agissait d'accompagner, de discuter, de découvrir ensemble les problèmes et de leur chercher des solutions de concert. De la même façon, le « travail de mémoire » tel que l'envisageait Xavier consistait en une exploration en pratique, en dialogue, des différentes perspectives « mémorielles » qui pouvaient, à Villeurbanne, se rencontrer, se confronter et communiquer les unes avec les autres – le Rize opérant comme un tiers qui refuse de se substituer aux parties, tout en les aidant à accoucher d'un certain sens du passé.

En remontant alors aux archives du montage du « Centre mémoires et société », je m'apercevais que ces problématiques avaient déjà été soulevées à Villeurbanne bien avant que le Rize ne soit porté à l'existence : il en avait lui-même hérité en naissant dans un milieu qu'il avait eu à charge de reconfigurer. Les comptes rendus des premières délibérations municipales (2001) faisaient en effet état de ce que le « Centre » était appelé à venir se greffer sur un tissu associatif déjà existant et sur une préoccupation politique séculaire de Villeurbanne pour sa mémoire *(D3)* : moins que d'une « institution », il allait s'agir d'une « expérience » menée autour d'une catégorie (« la mémoire ») qui soulevait bien des « interrogations » à cause de sa « polysémie » et de son « trop-plein de sens ». L'idée était cependant de « poser des pierres » sans savoir, comme l'avait indiqué Jean-Paul Bret lui-même, « ce qu'il en sera de manière terminale » de ce lieu (« nous verrons bien »). En réexaminant les rapports établis par la direction des affaires culturelles durant la préfiguration (« préfigurer, c'est-à-dire figurer, représenter par avance, annoncer, un équipement culturel [qui] demeure le choix politique et culturel de l'expérimentation, de l'évaluation, de l'initiation »), je ne voyais apparaître aucune définition de « la mémoire » ou du futur « Centre », mais au contraire les traces d'une enquête d'ordre pragmatiste *via* des examens répétés de matériaux (« Notre approche s'est concentrée sur la diversité et l'évolution du vocabulaire utilisé par ses émetteurs afin d'en comprendre le sens »), des explicitations de la méthode à l'œuvre et de ses ressorts interprétatifs (« Notre démarche, bien qu'empirique, consiste

à formaliser une interprétation ouvrant éventuellement sur un dialogue rectificatif. En définitive, il reste fondamental de pouvoir vérifier si nous nous sommes trompés ou égarés dans notre interprétation »), et des conclusions consistant à « cultiver le doute » et à formuler de nouvelles questions (« comment concrétiser ce concept ? Comment le rendre viable et crédible ? Que proposons-nous pour le mettre en œuvre ? »).

L'enquête ethnographique m'avait donc permis d'observer ce travail consistant à « concrétiser le concept » du Rize par des voies expérimentales, de « pister un problème en voie de constitution, [d']essayer de [me] mettre à la place des acteurs à chaque étape de leur implication dans la dynamique de problématisation et de publicisation » (Cefaï, 2019 : 43) : je comprenais mieux alors l'« axe horizontal » de travail dont m'avait parlé Xavier. Cet axe recouvrait une idée analogue à celle de généralisation par le côté évoquée plus haut, ou à logique de l'enquête de Dewey : un « axe de la politique » consistant à confectionner « un récit partagé de la ville. [...] C'est une manière abstraite de le dire, parce qu'en fait concrètement ça prend des formes diverses et complémentaires, qui forment une mosaïque d'actions [...]. Moi j'appelle ça construire un récit, mais c'est une manière très large de le dire ; parce qu'évidemment notre but c'est pas d'écrire une histoire de Villeurbanne qu'on va mettre dans un livre et puis le refermer en disant "ça y est, on a fini notre boulot", ça se retravaille, ça se... Et donc c'est un peu ce slogan, "contre la mémoire qui flanche, la mémoire qui planche", enfin c'est, bref, le travail de mémoire. » C'était donc cela, avancer sur un mode pragmatiste, encore une fois à la façon d'Addams (1910 : 235-245) créant son Musée du travail, suite à une discussion avec Dewey sur la « reconstruction continue de l'expérience » (*ibid.* : 236 sq. ; Huebner, 2019 ; et Cefaï & Huebner, 2019 : 430) : ne pas trancher sur « ce qui est », mais multiplier les expériences ; ne pas croire que le social est « donné », mais le considérer comme une réalisation continue. Ainsi, ce qui tenait lieu de « travail de mémoire » au Rize n'était pas réductible à la production de denrées factuelles que l'« institution » aurait à simplement

transmettre (selon ce que Xavier appelait les « phraséologies [...] un peu tarte à la crème, “il faut connaître son passé pour parler de son avenir”, etc. ») : il consistait en des activités accomplies moins « pour » un public qu’« *en* public » (Quéré, 2003 : 129) et *par* un public. La tâche du Rize, dans tout cela, était de faire en sorte que le public « se structure et s’organise, si possible de manière démocratique, *via* des institutions » (Quéré, 2002 : 144) tout en résistant à sa propre rigidification. C’est pourquoi il demandait à être saisi, plutôt que comme une « institution », comme un organisme parmi d’autres qui « s’engag[e] dans une enquête pour déterminer quel est le problème et tent[e] de le résoudre en transformant son milieu de vie et les relations qu’il entretient avec lui » (Cefaï, 2016b : 27). En catalysant les enquêtes menées sur le territoire tout en s’engrenant dans celles-ci, il configurait un champ d’expérience collective autour de « la mémoire », un milieu « où s’organise et s’incorpore une intelligence publique » *(ibid.)*. « Faire mémoire », c’est donc en avoir l’« expérience ensemble » (Quéré, 2003 : 118) ou, pour reprendre ce néologisme, « l’expériencer » (Madelrieux, 2012 ; Girel, 2014) ; faire exister « le Rize », c’est veiller à ce que cette institution soit « quelque chose qui doit être déterminé de manière critique et expérimentale » (Dewey, 1927/2010 : 159) en mettant « en pratique le principe pragmatiste de constitution d’un savoir dans une communauté d’enquêteurs compétents. Et cette coopération n’est pas seulement le renforcement d’une ligne, mais inévitablement une hybridation des regards » (Joseph, 2015, §17).

CONCLUSION

J’ai tenté, par ces déplacements successifs, de rendre compte du mouvement de l’enquête sociologique en-train-de-se-faire et en-train-de-s’écrire. Au regard de ce parcours, on comprendra que conclure était une affaire au moins aussi délicate qu’introduire et présenter l’enquête, puisqu’énoncer des « résultats » limpides aurait fait tomber à l’eau ce qui avait été difficilement maintenu, non seulement durant la rédaction, mais aussi et d’abord par les acteurs villeurbannais dévoués au « travail de mémoire » : un geste voué à l’inachèvement.

De ce point de vue, tirer des conclusions qui alimentent la « cumulativité des savoirs » est le grand bénéfice des approches formelles : leurs résultats peuvent être agrégés les uns avec les autres dans la mesure où elles perdent les phénomènes en les « voyant-comme » des occurrences de types, en les noyant sous des contextes et des modèles applicables en toutes circonstances – c'est-à-dire sans égard pour les circonstances et « toutes choses égales par ailleurs ». Mais ce geste-là paraît difficilement compatible avec les exigences formulées par le pragmatisme, *a fortiori* lorsque l'activité consistant à « conclure » et à trancher sur « ce-qui-est » est particulièrement problématique pour les acteurs du terrain. À ce titre la découverte du pragmatisme, en renfort d'une certaine sensibilité herméneutique, était d'une efficacité pratique redoutable : elle permettait de justifier du maintien de l'incomplétude jusqu'au bout du compte rendu de recherche, et de rédiger une conclusion qui relatait les premières conséquences observables du changement de direction intervenu en 2015 au Rize[12] en termes de continuité – ou non – du régime expérientiel que Xavier avait, aux côtés des Riziens **«** de la première heure **»**, tenté de maintenir depuis 2008.

Mais puisqu'il faut bien conclure, venons-en à l'intitulé de cet article. Ce que j'ai tâché de démontrer, c'est que les propriétés de mon enquête sociologique ont été, de part en part, déterminées par celles de l'enquête publique villeurbannaise à laquelle elle avait été, dès ses prémisses, attachée. J'avais eu affaire à des gens pour qui « la société », « la mémoire » et « le Rize » n'étaient pas des entités objectivables une fois pour toutes, mais des corrélats d'activités pratiques. Des entités dont il aurait suffi « que cesse la sollicitude de ceux qu'elle[s] déplace[nt], pour [qu'elles] disparaisse[nt] tout à fait » (Latour, 2012 : 252) : aussi leur « travail de mémoire » était-il à la mesure de son objet – mouvant, risqué, expérimental. « La mémoire » les obligeait à des déplacements incessants ; c'est elle qui, en vertu de son impalpabilité et de sa fugacité, les faisait être pragmatistes. Aussi étaient-ils les premiers à adopter cette « attitude, [cette] certaine orientation […] qui consiste à se détourner des choses premières, des principes, des "catégories",

des nécessités supposées pour se tourner vers les choses dernières, les fruits, les conséquences, les faits » (James, 1907/2007 : 120). C'est à l'école de ces jamesiens ou deweyens qui s'ignoraient que j'avais été formé, et c'est cette expérience-là de recherche qui allait m'obliger, à mon tour, à des recalibrages systématiques de l'analyse sociologique, à des déplacements perpétuels. Ce que j'appelle *le pragmatisme en héritage*, c'est donc ce processus par lequel un chercheur se trouve être constitué en continuateur du « pragmatisme pratique » des gens, dont il lui revient de documenter les modalités d'exercice en procédant à des extensions descriptives. Dans ce sens, « être pragmatiste » ne saurait être une qualité stable et définitive, dérivée de la maîtrise d'ouvrages philosophiques ou d'une affiliation à une « vénérable tradition » (Cefaï & Huebner, 2019 : 460) : c'est une conséquence possible et imprédictible dans ses formes d'une enquête de terrain soucieuse de considérer les acteurs comme des enquêteurs de plein droit.

BIBLIOGRAPHIE

ADDAMS Jane (1910), *Twenty Years at Hull-House with Autobiographical Notes*, New York, The Macmillan Company.

BARASH Jeffrey A. (2006), « Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricœur », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 50, p. 185-195.

BARTHÉLÉMY Michel & Louis QUÉRÉ (2007), « L'argument ethnométhodologique », *in* Harold Garfinkel (1967/2007), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France, p. 9-44.

BARTHÉLÉMY Michel & Fabienne MALBOIS (2018), « Préface. De l'expérience au texte. Une sociologie de l'organisation locale et extra-locale », *in* Dorothy Smith (2005/2018), *L'Ethnographie institutionnelle. Une sociologie pour les gens*, Paris, Economica, p. 5-46.

BELKIS Dominique & Michel PERONI (2015), « La mémoire désidentifiante », *EspacesTemps.net*. En ligne : (https://www.espacestemps.net/articles/la-memoire-desidentifiante/).

BENSA Alban (2008), « Père de Pwädé. Retour sur une ethnologie au long cours », *in* Alban Bensa & Didier Fassin (dir.), *Les Politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, p. 19-39.

BIDET Alexandra, BOUTET Manuel, CHAVE Frédérique, GAYET-VIAUD Carole & Erwan LE MÉNER (2015), « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *SociologieS*. En ligne : (http://journals.openedition.org/sociologies/4941).

BOLTANSKI Luc (1990), « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix*, 3 (10-11), p. 124-134.

BOLTANSKI Luc (2009), « L'inquiétude sur ce qui est. Pratique, confirmation et critique comme modalités du traitement social de l'incertitude », *Cahiers d'anthropologie sociale*, 5 (1), p. 163-179.

BREVIGLIERI Marc & Joan STAVO-DEBAUGE (2007), « L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du "passant singulier qui s'aventure à découvert" », *in* Daniel Cefaï & Carole Saturno (dir.), *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Paris, Economica, p. 79-98.

CALLON Michel (1999), « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 41 (1), p. 65-78.

CANDAU Joël (2005), *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin.

CEFAÏ Daniel (2001), « L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme », *in* Jocelyn Benoist & Bruno Karsenti (dir.), *Phénoménologie et sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, p. 43-64.

CEFAÏ Daniel (2003), *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte (« Recherches »).

CEFAÏ Daniel (2016a), « L'enquête ethnographique comme écriture, l'écriture ethnographique comme enquête », *in* Imed Melliti (dir.), *La Fabrique du sens. Écrire en sciences sociales*, Paris, Riveneuve Éditions & Tunis, IRMC, p. 83-110. En ligne : (https://www.academia.edu/7792602) (la pagination indiquée dans l'article est celle du fichier disponible en ligne).
CEFAÏ Daniel (2016b), « Publics, problèmes publics, arènes publiques… Que nous apprend le pragmatisme ? », *Questions de communication*, 30, p. 25-64.
CEFAÏ Daniel (2019), « Les problèmes, leurs expériences et leurs publics. Une enquête pragmatiste », *Sociologie et sociétés*, LI (1-2), p. 33-92.
CEFAÏ Daniel, COSTEY Paul, GARDELLA Edouard, GAYET-VIAUD Carole, GONZALEZ Philippe, LE MÉNER Erwan & Cédric TERZI (2010), *L'Engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS.
CEFAÏ Daniel & Daniel HUEBNER (2019), « Pragmatisme et sociologie aux États-Unis. De Mead, Addams et Du Bois à l'interactionnisme symbolique », *Pragmata*, 2, p. 378-480. En ligne : (https://revuepragmata.files.wordpress.com/2020/01/pragmata-2019-2-cefai-huebner.pdf).
CHATEAURAYNAUD Francis (2004), « L'épreuve du tangible. Expériences de l'enquête et surgissements de la preuve », *in* Bruno Karsenti & Louis Quéré (dir.), *La Croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 15), p. 167-194. En ligne : (https://books.openedition.org/editionsehess/11215).
CHIVALLON Christine (2012), « La mémoire soupçonnée. Explosion mémorielle et difficile légitimité de la mémoire de l'esclavage dans l'espace public français », *in* Christine Chivallon (dir.), *L'Esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala, p. 27-72.
CITTON Yves (2014), *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil.
CRIVELLO Maryline & Nicolas OFFENSTADT (2006), « Introduction », *in* Maryline Crivello, Patrick Garcia & Nicolas Offenstadt (dir.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, p. 191-202.
DE FORNEL Michel, OGIEN Ruwen & Louis QUÉRÉ (2001), *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte.
DE LA SELLE Xavier (2014), « Faire avec plutôt que pour. Le projet culturel du Rize à Villeurbanne », *Diversité : ville, école, intégration*, 175, p. 93-98.
DESCOMBES Vincent (2001), « Les individus collectifs », *Revue du MAUSS*, 18, p. 305-337.
DEWEY John (1927/2010), *Le Public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.
DEWEY John (1929/2014), *La Quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, Paris, Gallimard.
DEWEY John (1938/1993), *Logique, la théorie de l'enquête*, Paris, Presses universitaires de France.
DEWEY John (1939/1955), *Liberté et culture*, Paris, Aubier-Montaigne.
DEWEY John (1939/2011), *La Formation des valeurs*, Paris, La Découverte.

DODIER Nicolas (1993), « Les appuis conventionnels de l'action. Éléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, 11 (62), p. 63-85.
DODIER Nicolas (2001), « Une éthique radicale de l'indexicalité », *in* Michel de Fornel, Ruwen Ogien & Louis Quéré (dir.), *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, p. 315-330.
DODIER Nicolas & Isabelle BASZANGER (1997), « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, 38/1, p. 37-66.
DOSSE François (1998), « Entre mémoire et histoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, 128, p. 5-24.
DUJARDIN Philippe (1996), « Des possibles usages de la mémoire », *in* Yannis Ioannou, Françoise Métral & Marguerite Yon (dir.), *Chypre hier et aujourd'hui entre Orient et Occident. Actes du colloque tenu à Nicosie*, 1994, Université de Chypre et Université Lumière Lyon 2, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, p. 97-101.
DURKHEIM Émile (1894/1988), *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.
EMERSON Robert E., FRETZ Rachel I. & Linda L. SCHAW (2010), « Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres », *in* Daniel Cefaï *et al.* (dir.), *L'Engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, traduction et présentation par Philippe Gonzalez, p. 129-168.
GARFINKEL Harold (1967/2007), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France.
GARFINKEL Harold (2001), « Le programme de l'ethnométhodologie », *in* Michel de Fornel, Ruwen Ogien & Louis Quéré (dir.), *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, p. 31-56.
GENSBURGER Sarah (2002), « Les figures du juste et du résistant et l'évolution de la mémoire historique française de l'Occupation », *Revue française de science politique*, 52 (2-3), p. 291-322.
GINZBURG Carlo (1980), « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, p. 3-44.
GIREL Mathias (2014), « L'expérience comme verbe ? », *Éducation permanente*, 198, p. 23-34.
HALBWACHS Maurice (1925/1994), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
HALBWACHS Maurice (1950/1997), *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
HENNION Antoine (2012), « La gare en action. Hautes turbulences et attentions basses », *Communications*, 90, p. 175-195.
HENNION Antoine (2013), « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS*. En ligne : (http://journals.openedition.org/sociologies/4353).
HEURTIN Jean-Philippe & Danny TROM (1997), « L'Expérience du passé », *Politix*, 10 (39), p. 7-16.

HUEBNER Daniel (2019), « Histoire, enquête et responsabilité. Le trésor perdu des premières générations de pragmatistes », *Pragmata*, 2, p. 14-61. En ligne : (https://revuepragmata.files.wordpress.com/2020/01/pragmata-2019-2-huebner.pdf).
JAMES William (1907/2007), *Le Pragmatisme*, Paris, Flammarion.
JOSEPH Isaac (2015), « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS*. En ligne : (http://journals.openedition.org/sociologies/4916).
KAUFMANN Laurence (2002), « La prédication "nostrologique". Quelques réflexions sur la nature du politique », *Revue européenne des sciences sociales*, XL (124), p. 283-308.
KAUFMANN Laurence (2010), « Faire "collectif" : de la constitution à la maintenance », *in* Laurence Kaufmann & Danny Trom (dir.), *Qu'est-ce qu'un collectif ? Du commun à la politique*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 20), p. 331-372. En ligne : (https://books.openedition.org/editionsehess/11580).
KAUFMANN Laurence & Louis QUÉRÉ (2001), « Comment analyser les collectifs et les institutions ? Ethnométhodologie et holisme anthropologique », *in* Michel de Fornel, Ruwen Ogien & Louis Quéré (dir.), *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, p. 361-390.
LATOUR Bruno (1996), *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Synthélabo.
LATOUR Bruno (2005/2007), *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
LATOUR Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte.
LATOUR Bruno & Émilie HERMANT (1998), *Paris ville invisible*, Paris, La Découverte.
LAVABRE Marie-Claire (2000), « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, 7, p. 48-57.
LAVABRE Marie-Claire (2007), « Paradigmes de la mémoire », *Transcontinentales*, 5. En ligne : (http://journals.openedition.org/transcontinentales/756).
LEMIEUX Cyril (2009), « Du pluralisme des régimes d'action à la question de l'inconscient : déplacements », *in* Marc Breviglieri, Claudette Lafaye & Danny Trom (dir.), *Compétences critiques et sens de justice*, Paris, Economica, p. 69-80.
LÉVI-STRAUSS Claude (1962), *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
LORINO Philippe, MOUREY Damien, MUNIESA Fabian, PARMENTIER Aura & Alvin PANJETA (2019), « Pragmatisme et enquête sur les organisations », *Pragmata*, 2, p. 244-293. En ligne : (https://revuepragmata.files.wordpress.com/2020/01/pragmata-2019-2-symposium-complet.pdf).
MADELRIEUX Stéphane (2012), « Expériencer », *Critique*, 787, p. 1012-1013.
MEAD Georges Herbert (1932/2012), *La Philosophie du temps en perspective(s)*, trad. fr. par Michèle Leclerc-Olive et Cécile Soudan, Paris, Éditions de l'EHESS.

MERLEAU-PONTY Maurice (1964/2014), *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.
MICHEL Johann (2010), « Qu'est-ce qu'une politique mémorielle ? », *in* Johann Michel (dir.), *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*, Paris, Presses universitaires de France, p. 1-18.
MICHEL Johann (2015), « Mémoire publique et mémoire collective de l'esclavage », *EspacesTemps.net*. En ligne : (https://www.espacestemps.net/articles/memoire-publique-et-memoire-collective-de-lesclavage/).
NORA Pierre (1994), « La loi de la mémoire », *Le Débat*, 78, p. 178-182.
NORA Pierre (2011), *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard.
OGIEN Albert (2013), « Pragmatismes et sociologies », *Revue française de sociologie*, 55 (5), p. 563-579.
PECQUEUX Anthony (2013), « John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie », *in* Paul-Louis Colon (dir.), *Ethnographier les sens*, Paris, Pétra, p. 43-70.
PERONI Michel (2006), « De la notion de sensibilité au fait de sensibiliser », *in* Michel Peroni & Jacques Roux (dir.), *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 5-39.
PERONI Michel & Jacques ROUX (2000), « Le chercheur et son terrain : la vertu solidarisatrice des "sites potentiellement pollués" », *in* André Micoud & Michel Peroni (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour-D'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 209-223.
PERONI Michel & Dominique BELKIS (2015), « Pragmatique de la mémoire et enquête sur les régimes de mémorialité », *EspacesTemps.net*. En ligne : (https://www.espacestemps.net/articles/pragmatique-de-la-memoire-et-enquete-sur-les-regimes-de-memorialite/).
PEIRCE Charles Sanders (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil.
PIETTE Albert (1996/2020), *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Paris, Éditions de l'EHESS.
POLLNER Melvin (1991), « "Que s'est-il réellement passé ?" Événement et monde commun », *in* Jean-Luc Petit (dir.), *L'Événement en perspective*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 2), p. 75-96. En ligne : (https://books.openedition.org/editionsehess/9612).
QUÉRÉ Louis (1992), « Le tournant descriptif en sociologie », *Current Sociology*, 40 (1), p. 139-165.
QUÉRÉ Louis (1993), « Langage de l'action et questionnement sociologique », *in* Paul Ladriere, Patrick Pharo & Louis Quéré (dir.), *La Théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris, CNRS éditions, p. 53-82.
QUÉRÉ Louis (1994), « Sociologie et sémantique. Le langage dans l'organisation sociale de l'expérience », *Sociétés Contemporaines*, 18-19, p. 17-41.
QUÉRÉ Louis (1995), « La valeur opératoire des catégories », *Cahiers de l'Urmis*, 1. En ligne : (http://journals.openedition.org/urmis/435).

QUÉRÉ Louis (2002), « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste », *in* Daniel Cefaï & Isaac Joseph (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Actes du colloque de Cerisy de juin 1999, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 131-160.
QUÉRÉ Louis (2003), « Le public comme forme et comme modalité d'expérience », *in* Daniel Cefaï & Dominique Pasquier (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France, p. 113-134.
QUÉRÉ Louis (2004a), « Pour une sociologie qui "sauve les phénomènes" », *Revue du MAUSS*, 24, p. 127-145.
QUÉRÉ Louis (2004b), « Il faut sauver les phénomènes ! Mais comment ? », *Espaces Temps*, 84-86, p. 24-37.
QUÉRÉ Louis (2004c), « Pour un calme examen des faits de société », *in* Bernard Lahire (dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, p. 79-94.
QUÉRÉ Louis (2006a), « L'abstraction inhérente à l'établissement des faits comme problème », *L'Année sociologique*, 56, p. 389-411.
QUÉRÉ Louis (2006b), « Entre fait et sens, la dualité de l'événement », *Réseaux*, 5 (139), p. 183-218.
QUÉRÉ Louis (2017), « Regards croisés (herméneutique/pragmatisme) sur la méthode de l'enquête sociale », *Forum*, 4, hors-série, p. 30-43.
QUÉRÉ Louis & Dietrich BREZGER (1992), « L'étrangeté mutuelle des passants : le mode de coexistence du public urbain », *Les Annales de la recherche urbaine*, 57-58, p. 89-100.
QUÉRÉ Louis & Jacques HOARAU (1992), « Le sociologue et le touriste », *Espaces Temps*, 49-50, p. 41-60.
QUÉRÉ Louis & Cédric TERZI (2015), « Pour une sociologie pragmatiste de l'expérience publique », *SociologieS*. En ligne : (http://journals.openedition.org/sociologies/4949).
RICŒUR Paul (1983), *Temps et récit. Tome I : L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil.
RICŒUR Paul (1984), *Temps et récit. Tome II : La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil.
RICŒUR Paul (1991), *Temps et récit. Tome III : Le temps raconté*, Paris, Seuil.
RICŒUR Paul (2000), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
ROCHIER Gilles (2016), *Je suis au Rize*, Lyon, L'épicerie séquentielle.
ROUX Jacques, CHARVOLIN Florian & Aurélie DUMAIN (2013), « Quand la passion s'en mêle… La partialité comme principe d'objectivité ? », *in* Jacques Roux, Florian Charvolin & Aurélie Dumain (dir.), *Les Passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, p. 1-16.
SCHAPP Wilhelm (1953/1992), *Empêtrés dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose*, Paris, Cerf.
SCHÜTZ Alfred (1987/2008), *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Klincksieck.

SMITH Dorothy (2005/2018), *L'Ethnographie institutionnelle. Une sociologie pour les gens*, Paris, Economica.
THIBAUD Jean-Paul (2002), « Visions pratiques en milieu urbain », *in* Jean-Paul Thibaud (dir.), *Regards en action : vers une ethnométhodologie de l'espace public*, Grenoble, Éditions À la Croisée, p. 21-54.
TODOROV Tzvetan (2004), *Les Abus de la mémoire*, Paris, Arléa.
TORNATORE Jean-Louis (2019), « Pour une anthropologie pragmatiste et plébéienne du patrimoine : un scénario contre-hégémonique », *In Situ. Au regard des sciences sociales*, 1. En ligne : (https://doi.org/10.4000/insituarss.449).
TREMBLAY Benjamin (2014a), « Savoir voir, voir sans savoir », *Implications philosophiques*. En ligne : (http://www.implications-philosophiques.org/savoir-voir-voir-sans-savoir-des-politiques-de-la-vision/).
TREMBLAY Benjamin (2014b), « À quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *Trajectoires*, 8. En ligne : (https://doi.org/10.4000/trajectoires.1316).
TREMBLAY Benjamin (2019), « L'enquête grammaticale de Florence Lazar… car "rien n'est donné à l'avance" », *Jeu de Paume, Le magazine*. En ligne : (http://lemagazine.jeudepaume.org/2019/02/florence-lazar-enquete-grammaticale/).
TREMBLAY Benjamin (2020), « Pragmatique de la mémoire. Une enquête villeurbannaise », thèse de doctorat (sociologie), sous la direction de Michel Peroni, Université Lumière Lyon 2.
TREMBLAY Benjamin (2022), « Faire-exposition. Les apports d'une ethnographie pragmatique », *(In)Disciplines*, 4 (à paraître).
TROM Danny (2002), « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle », *in* Daniel Cefaï & Isaac Joseph (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Actes du colloque de Cerisy de juin 1999, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 287-299.
WATSON Rodney (2001), « Continuité et transformation de l'ethnométhodologie », *in* Michel de Fornel, Ruwen Ogien & Louis Quéré (dir.), *L'Éthnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, p. 17-29.
ZASK Joëlle (2004), « L'enquête sociale comme inter-objectivation », *in* Bruno Karsenti & Louis Quéré (dir.), *La Croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques », 15), p. 141-163. En ligne : (https://books.openedition.org/editionsehess/11206).
ZASK Joëlle (2008), « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 15, p. 169-189. En ligne : (https://doi.org/10.4000/traces.753).

NOTES

1 Je tiens à remercier Daniel Cefaï pour ses relectures extrêmement attentives et ses nombreux conseils. Je remercie également Michel Peroni, Laurence Kaufmann, Johann Michel, Jean-Louis Tornatore et Dominique Belkis, qui m'ont permis de revisiter mon enquête. Enfin, je remercie la revue *Pragmata* et les membres de la commission du Prix Gérard Deledalle de m'avoir élu lauréat de l'année 2020.

2 *Via* un Master 2 (2011-2012) et un travail doctoral (2012-2020).

3 Les renvois aux différents *Déplacements* seront indiqués de la manière suivante, entre parenthèses : *D1*, *D2*, etc.

4 La thèse ne s'organise pas, en effet, en « chapitres », mais en neuf « séquences » qui visaient à produire un effet d'immersion analogue aux plans-séquences cinématographiques.

5 L'entité « Rize » regroupait trois équipes : une dizaine de fonctionnaires étaient dévolus à l'administration, à la communication et à la « valorisation » (expositions, médiations, programmation), une dizaine d'autres à la médiathèque, et un dernier tandem – associé à des stagiaires – constituait les Archives municipales.

6 Les « temps forts » articulaient, deux à trois fois l'an, une série d'événements culturels (conférences, débats, projections, ateliers) autour de l'exposition temporaire. Les expositions, remarquablement, n'abordaient pratiquement jamais leurs objets sous une sémantique mémorielle : pour l'essentiel, il s'agissait de traiter un thème général (amour, travail, sport, religion) à partir du cas villeurbannais ou de documenter un quartier de la ville *via* une thématisation sociohistorique.

7 Cette sorte de nominalisation qui constitue le Rize en sujet pratique peut soulever, à ce stade, une question : comment « le Rize » peut-il être le sujet de prédicats ? Quel genre de « sujet » est-il ? Je propose plus loin *(D7)* quelques pistes de réflexion, puisqu'un des enjeux de la thèse était précisément de voir comment « le Rize » était instancié en tant que « sujet ».

8 Ce travail, déjà consacré au Rize, reposait essentiellement sur des entretiens avec les Riziens et quelques-uns de leurs partenaires, ainsi que sur un corpus documentaire (incluant les documents confiés par Sonia).

9 Exposition intitulée « Je suis au Rize. Chronique d'une résidence », du 11 juin au 15 septembre 2013.

10 Exposition « Faisons connaissance. Portrait de quartier », du 10 octobre au 21 décembre 2013.

11 Je reprends ici des expressions employées par les guides pour raconter ex post ce qu'ils font. Elles portent sur des opérations de catégorisation et d'analyse inobservables en situation (quoiqu'elles soient couramment explicitées dans certaines circonstances, avec des formulations du type : « Je vois que j'ai affaire à un connaisseur », « Madame est une spécialiste à ce que je vois », etc.).

12 Xavier est parti à la fin du mois d'avril 2015 et son successeur, Vincent, est arrivé en septembre de la même année.